« **Reconnaître dans ces hommes et ces femmes dont l'existence rayonne d'humanité et qui ont donné leur vie pour leurs frères, des Justes que l'on n'appellera pas des saints pour ne pas les récupérer hâtivement, mais qui font assurément partie de la Communion des Saints.** »

Jean-Marie Ploux

L. A. C. - n° 256 VISAGES D'HUMANITÉ, FIGURES DE SAINTETÉ 2010

256 août – septembre - octobre 2010 **7 €**

Visages d'humanité, figures de sainteté

Sainteté ordinaire

Dieu au cœur de tous

L'Esprit où on ne l'attend pas

Sommaire

Éditorial
Marie-Odile PONTIER **1**

La solidarité au risque de la précarité
par Christine POINT **5**

Pauvreté de celui qui va
Poème de Madeleine DELBRÊL **8**

Gilberte
par Philippe PLANTEVIN **9**

Lutter contre l'adversité
par Yves ORVAIN **13**

C'est l'Esprit qui prie en toi...
par Ginette THIOLLIER **17**

Un même Dieu au cœur de tous
par Jacques LOCH **19**

Figures bibliques de saints ordinaires
par Hugues ERNOULT **21**

LIVRES REÇUS à la rédaction **26**

Une sainteté ordinaire
par Pierre CHAMARD-BOIS **27**

La notion du juste (*tsadik*) dans la Bible
par Philippe HADDAD **33**

En terre d'Islam...
par Christian de CHERGÉ **39**

À mes frères de Tibhirine...
par Mounir BEN TALEB **43**

L'Esprit serait-il à l'œuvre là où on ne l'attend pas ?
par Marie-Odile PONTIER **45**

Une sainteté qui se laisse surprendre
par Bernard GALLIÈRE **53**

EN LIBRAIRIE *Le jardinier de Thibirine* **58**

La sainteté de Dieu inachevé
par Jacques LECLERC **59**

Je crois en l'Église
par Christian DUQUOC **65**

LES SOURCES *Les "saints" païens ou les "Justes"* **69**

UN LIVRE - UN AUTEUR *"13 banquiers"* **75**

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.
Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde.
Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.
Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements… Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne CEDEX.
Tél : 01 43 24 95 95 - **Fax :** 01 43 24 79 55 - **Courriel :** mdf@club-internet.fr - **Site :** www.mission-de-france.com

Directeur gérant : Dominique FONTAINE
Responsable : Danièle COURTOIS
Comité de rédaction : Pierre CHAMARD-BOIS, Danièle COURTOIS, Dominique FONTAINE, Pierre GERMAIN, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Yves PETITON, Marie-Odile PONTIER, Christophe ROUCOU, Christelle SEGUENOT
Maquettiste : Florence MAYJONADE-CLAYETTE
Relecture : Michel GROLLEAUD
Abonnements : Sophie MAYJONADE
Photos : Communauté Mission de France

Abonnements (5 numéros par an) France et étranger : Abonnement ordinaire : 32 € – Abonnement de soutien : 38 €
Le numéro : 7,00 €

Nous consulter pour les envois par avion ou sous pli cacheté.
Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 2 timbres à 0,58 €.

Dépot légal n° 458 - Octobre 2010
Imprimerie Moderne Auxerroise
BP 142
89002 AUXERRE CEDEX
N° commission paritaire : 1109 G 85660

ÉDITORIAL

Visages d'humanité, figures de sainteté

Dans un jardin, autobus, train, métro, qui n'a jamais été saisi par la diversité des personnes, des visages exposés dans leur vulnérabilité ? Qui n'a eu l'expérience en allant en prison de découvrir la même multitude de visages que ceux rencontrés dans la rue et de conclure qu'aucune personne ne peut être identifiée à ses actes déviants ? Inversement, comment ne pas penser, ne pas croire que la bonté de la vie est à l'œuvre en chacun, chacune, quelle que soit l'histoire de sa naissance et de son appartenance religieuse ?

Il peut être étonnant que la Communauté Mission de France s'intéresse à la sainteté. Sa tradition la porte à vivre dans l'ordinaire des jours car c'est l'attention à toute personne, en particulier à celles qui sont les moins considérées du fait de leur ordinaire apparence, qui fait accueillir une sorte de révélation.

Nous avons donc choisi de recueillir un certain nombre de témoignages qui sont autant de regards qui vont au-delà des apparences et qui interrogent :

le regard d'une maman qui voit son fils choisir la solidarité au risque de la précarité, le portrait de Gilberte engagée auprès de familles Rroms[1] par souci de justice, l'histoire d'une famille ouvrière que la vie n'épargne pas, la rencontre de Ginette avec des femmes en précarité, le coup de cœur de Jacques pour le pardon et la générosité vécus avec des compagnons à Emmaüs. En contrepoint, le poème de Madeleine DELBRÊL *Pauvreté de celui qui va* ouvre la voie d'une simplicité d'existence comme d'une lumière pour tous.

Des questions jaillissent de la contemplation de ces vies. Hugues ERNOULT et Pierre CHAMARD-BOIS ont choisi d'explorer la sainteté dans son aspect ordinaire. Le premier nous invite à découvrir à partir de sa lecture du récit de la guérison de Naamân le Syrien qu'en venant dans l'histoire, Dieu choisit la condition ordinaire de toute humanité. Le second questionne les raisons qui font qu'une personne est conduite à des actes où le bien de l'autre l'emporte sur son intérêt personnel. Il émet l'hypothèse que l'exercice de la vraie bonté a quelque chose d'évident et de discret à la fois pour ceux qui l'exercent, loin de tout impératif altruiste ou sacrificiel. Ce point de vue fait d'une certaine manière écho à la notion du juste que développe pour nous le rabbin Philippe HADDAD à partir de la Torah : le juste est en effet davantage celui qui se tient du côté de la justice selon Dieu plutôt que celui qui exerce sa propre générosité.

Le témoignage des moines de Tibhirine en terre d'Islam, en particulier de Christian de CHERGÉ, invite à considérer comment le don de toute vie peut être lu en correspondance avec le don que Jésus a fait de lui-même dans sa passion et sa mort. Alors que le film "Des hommes et des dieux"

1. L'orthographe "Rroms" correspond à celui de la langue roumaine.

de Xavier BEAUVOIS témoigne du choix difficile des moines trappistes de rester en terre algérienne au risque de leurs vies, ce texte rappelle opportunément qu'il s'est fait dans une communion profonde à toutes les vies algériennes prises dans la tourmente. C'est ce dont atteste le beau poème que l'homme de foi musulmane qu'est Mounir BEN TALEB a dédié aux frères de Tibhirine.

Si la bonté qui se vit en terre étrangère parle aux chrétiens de la sainteté du Christ, son Esprit ne serait-il pas à l'œuvre bien au-delà de nos ordinaires frontières chrétiennes ? Marie-Odile PONTIER propose pour avancer dans cette voie de s'essayer à rendre compte de la présence agissante de Dieu dans l'histoire des personnes, quelle que soit leur appartenance religieuse. Suit un échange biblique avec Bernard GALLIÈRE, jésuite, qui met en lumière les surprises qui jalonnent le cheminement de Jésus dans l'exercice de la bonté qu'il reçoit du Père. Si la sainteté est de l'ordre d'une surprise dans le sens où elle se manifeste davantage dans la discrétion des rencontres interpersonnelles que dans des manifestations exubérantes, elle entrouvre aussi la porte de l'inachevé, comme l'évoque Jacques LECLERC en Chine. C'est dans le sol d'une terre et d'une histoire que se déploie l'amour du prochain avec des pousses toujours en croissance, des germes encore en attente.

Si le texte de l'audacieux théologien Christian DUQUOC nous conduit à regarder de plus près le rôle de l'Église, c'est pour rappeler que sa sainteté lui est donnée par un Autre qu'elle-même. Témoigner de la venue de Dieu dans ce monde ne peut se faire sans reconnaître qu'elle est traversée par les ambiguïtés dues à son inscription dans l'histoire, ambiguïtés que Dieu lui-même n'a pas esquivées. C'est en revenant aux sources de la théologie de la sainteté que Jean-Marie PLOUX nous fait redécouvrir comment la figure d'Abel est celle de l'humanité en deçà de toute religion. Il évoque une

sainteté de la loi « naturelle », cette sainteté que Dieu donne à tout homme qui s'engage en faveur de la vie.

La rubrique "Un livre – un auteur" présente un livre paru aux États-Unis qui fait écho à la rencontre du Président Obama avec treize grands banquiers en mars 2009 : quelle réforme financière est possible ?

Autant de visages d'humanité que de figures de sainteté ! Cette constatation conduit les amis du Christ à reconnaître avec émerveillement l'œuvre de l'Esprit chez les « autres », les « lointains ». Il suffit d'en rendre grâce, c'est la vocation de l'Église. Dieu n'impose son nom à personne.

Marie-Odile Pontier
Pour le comité de la LAC

La solidarité au risque de la précarité

par Christine POINT

Christine est mariée avec Guy. Tous deux font partie de l'équipe de la Communauté Mission de France de Vendée depuis 1990 et animent le réseau "séparés, divorcés, divorcés remariés". Leur famille est composée de 4 garçons et bientôt de 8 petits enfants.

Quand on m'a demandé de parler de quelqu'un n'ayant pas la foi, mais dans lequel je voyais l'Esprit Saint à l'œuvre, j'ai tout de suite pensé à notre fils Guillaume. Il a 33 ans et depuis son adolescence, il nous dit ne pas avoir la foi. D'autre part, il ne comprend pas que nous puissions rester dans l'Église telle qu'il la perçoit. Cette position nous a interpellés et attristés en tant que parents croyants, désireux de transmettre la foi en Jésus Christ qui nous anime et qui nous porte .

Guillaume est le troisième d'une fratrie de quatre garçons ; très jeune, sur le chemin de l'école, il disait bonjour à tous ceux qu'il rencontrait. Doté d'un tempérament heureux, il a toujours aimé la vie en société.

Après le bac, une première année de fac en dilettante, puis une seconde prenait le même chemin : la fête avec les copains… L'apport financier familial s'étant tari, Guillaume a fait de nombreux petits boulots pour subvenir à ses besoins (animateur de colo, livreur de pizzas, cuisinier en fast food, surveillant d'école…). J'ai souffert à ce moment-là dans mon cœur de mère de voir mon fils fumer (peut-être pas que du tabac…), boire, sortir. J'avais l'impression qu'il allait à la dérive. Le week-end à la maison, nous maintenions quelques principes de vie quotidienne tels que manger avec nous, douché et habillé.

Après cette période où son avenir était flou, le projet de devenir éducateur spécialisé s'est concrétisé.

Aujourd'hui, Guillaume fait preuve d'une éthique professionnelle exigeante. Dans sa recherche de travail, il n'a jamais voulu utiliser le piston ; il sollicite de sa hiérarchie une compétence qui soit au service des enfants et non pour le fonctionnement d'une structure. Il essaie de maintenir le respect de la dignité du jeune, même dans ses pires exactions. S'appuyant sur le nécessaire travail en équipe, il s'implique dans un projet éducatif s'il est cohérent et démissionne (parfois avant de trouver un autre emploi…) s'il n'y retrouve pas les valeurs qu'il prône. Devant une situation d'injustice, il a su fédérer une action avec ses collègues jusqu'alors inertes. Se syndiquant, il a découvert et pratiqué la force de la solidarité dans le combat et poursuivi l'action jusqu'à obtenir gain de cause. Dans l'exercice de cette responsabilité où il est devenu leader, il n'a pas réclamé pour lui de reconnaissance et est resté dans l'esprit de service.

Il vit depuis de nombreuses années une amitié forte et indéfectible avec quelques amis où se manifestent l'échange, le partage, l'ouverture à la différence qui nous émerveillent. Avec eux, une grande solidarité se vit, lui faisant traverser la France pour soutenir celui qui réclame de l'aide.

Complètement désintéressé de tout ce qui a trait à l'argent ou aux biens matériels, il n'a pas d'économies devant lui ; il trouve normal d'emprunter les vêtements de son père en cas de besoin, comme lui-même partage tout ce qu'il a. Si un de ses copains est "fauché", il paie pour lui. Son logement est ouvert pour accueillir l'un ou l'autre.

Lorsqu'il rencontre des difficultés, il ne se plaint pas et relativise par l'humour, parfois pour

cacher un mal-être. Dans son métier d'éducateur, il rassure : quand un jeune est en crise, le toucher est sa manière d'aider ; dans un premier temps, il pose sa main sur l'épaule et il attend. Faire la toilette d'une personne très handicapée ne peut se concevoir que dans la gaieté et avec le sourire. Les petits enfants l'aiment beaucoup et ses grands parents peuvent faire appel à lui : son grand père de 84 ans, cloué au lit avec une sévère fièvre, a apprécié qu'il fasse des kilomètres pour venir lui faire sa toilette, le changer…

Guillaume vit avec sa compagne dans une "cabane" améliorée dans les bois. Il aime ce contact avec la nature et va tronçonner les arbres morts ou abattus par la tempête au fur et à mesure de ses besoins de chauffage.

Ce tempérament "d'oiseau sur la branche" n'a pas été sans nous poser de questions en tant que parents : il fallait qu'il ait un minimum de bagages, qu'il pense à son avenir…

Toutes ces valeurs qui animent Guillaume aujourd'hui ne sont-elles pas porteuses d'espoir pour le futur ? Oui, il y a des jeunes qui par leur comportement portent un témoignage d'une vie sans compétitivité ni surconsommation.

Guillaume est toujours en appétit de comprendre l'autre, il aime dialoguer sans esprit de polémique. L'essentiel est la qualité de la relation à l'autre : relation faite de bonté, d'amour, de désintéressement, d'authenticité, de confiance, de solidarité et de respect de l'autre différent de soi.

Notre désir de croyants de "transmettre" la foi dans l'éducation de nos enfants a été malmené. Aujourd'hui, je me situe davantage comme témoin de l'Esprit à l'œuvre au cœur de mes rencontres.

Je n'ai pas envie d'avoir l'air de faire du prosélytisme. La liberté de chacun me paraît trop importante. Je me sens prête à répondre à des questions éventuelles concernant ma foi et pourtant, en certaines occasions, ne faudrait-il pas aller plus loin et susciter le questionnement ? Je me sens beaucoup plus à l'aise pour dire mon attachement à la Communauté Mission de France qu'à d'autres structures d'Église.

L'exemple de nos enfants m'incite à découvrir chez d'autres personnes rencontrées les signes de la révélation de Dieu dans nos vies. Sachons nous laisser surprendre par l'Esprit à l'œuvre là où on ne l'attend pas toujours ! ■

Madeleine DELBRÊL

Extrait de : Humour dans l'amour – 3e tome des œuvres complètes, Nouvelle Cité, 2005, p.32.

Pauvreté de celui qui va

Un jour j'ai rencontré
dans une de nos rues
une rue de banlieue
qui n'avait vraiment rien
d'héroïque,
un homme
dont j'aurais cru volontiers
qu'il était un ange de passage
et qui n'était en réalité
qu'un pauvre gars pensionnaire
à l'hospice.

Mais cet homme que j'ai
vu passer
m'a expliqué et
mieux que beaucoup de livres
m'a démontré
ce que c'est, la véritable
pauvreté
de celui qui doit aller léger,
dépossédé,
dans votre Esprit.

Il avait des vêtements
très ordinaires
des vêtements qu'on ne
remarquait pas.

Ses yeux regardaient droit
devant lui
avec une limpidité
qui se communiquait
aux choses.

La rue entière en était
rajeunie
et semblait exister pour
la première fois.

Il ne portait rien dans
ses mains.
Ses poches étaient plates
et semblaient légères
et ses deux mains étaient
ouvertes
et flottaient
dans l'air autour de lui.

Peut-être était-il un peu fou.
Et pourtant il était
comme une leçon de sagesse.

Tout son travail semblait d'aller
de passer parmi les choses
et les hommes.

Il était à lui seul comme
une parabole,
comme un signal de véritable
pauvreté.

C'est la pauvreté de
celui qui va. ●

Gilberte

par Philippe PLANTEVIN

Prêtre de la Mission de France, membre de l'équipe "Lyon Banlieue", Philippe a longtemps travaillé dans les Bâtiments Travaux Publics.

À la nuit, Gilberte sort d'une ancienne école "squattée" par des familles Rroms[1].

Des hommes, peu gracieux, l'attendent dans la rue :

— « Alors, Madame, vous êtes donc vétérinaire ? »

— « Ah non, pas du tout » répond Gilberte, étonnée.

— « Mais oui, vous êtes vétérinaire puisque vous vous occupez de ces BÊTES, là, dans l'école. »

Alors Gilberte passe son chemin au milieu d'eux. Gilberte, elle est comme ça : une bénévole

1. Cet article a été écrit bien avant les événements de l'été 2010. L'orthographe "Rroms" correspond à celui de la langue roumaine.

au quotidien avec ces familles Rroms, les parias d'aujourd'hui. De Roumanie, ils viennent chez nous car « en France, on peut manger ».

Les Rroms, ce ne sont pas les "Gens du Voyage" qui ont des caravanes comme maisons, des aires de stationnement et des permis de circuler.

Les Rroms, ce sont des "sans-droits" depuis toujours et partout, mais pour Gilberte, NON, elle ne supporte pas que des humains soient méprisés. Chez elle, il ne s'agit pas de condescendance ni de pitié ou alors pitié au sens originel du terme : ce sentiment maternel de tendresse, de protection et de défense.

Elle les aime ces familles Rroms et ça se voit quand elle passe de cabane en cabane pour les visiter, boire le café épais, prendre un bébé dans ses bras et rester là avec eux autour du poêle fait d'un gros bidon où brûlent des palettes abandonnées.

Parents et enfants, elle les connaît tous par leur prénom : on se demande comment elle fait !

- Et sans cesse elle inscrit les enfants à l'école la plus proche. Pour cela, elle appelle l'association C.L.A.S.S.E.S : des bénévoles veillant sur la Scolarisation des Enfants des Squats. Les enseignants nous accueillent bien et les enfants en quelques mois parlent français, et voilà que des gamines de 10 ans doivent servir d'interprète entre la police et leurs parents.
- Gilberte appelle aussi Médecins du Monde, ATD Quart-Monde et les autres associations du "Collectif Rroms" pour être présents à 6 heures du matin à l'entrée du squat d'une ancienne usine avant que la Police ne vienne procéder à l'expulsion des familles. En attendant, on partage le café ou la tisane de nos thermos et surtout l'amitié.
  Parfois, la police ne vient pas et on se sépare après l'aurore en se disant « À demain, même heure ».
- Elle appelle aussi régulièrement les élus locaux pour trouver, un jour, des solutions dignes pour ces familles.

Gilberte, jeans, baskets, cheveux blancs, est connue de toutes les polices de Lyon et du Préfet.

Ses mails quasi quotidiens sont bourrés d'humanité, de rires et de larmes. Ça tombe bien puisque "Rrom" veut dire "Humain".

Un jour, à bout d'étonnement, persuadé de son secret, j'ai osé lui demander :

— « Gilberte, es-tu chrétienne ? »
Pas choquée par ma question, elle m'a répondu :
— « Non. Mes parents l'étaient : il m'en reste peut-être des traces !"

Totale tolérance. La preuve, c'est son mail du matin de Pâques en grandes lettres bleues :

— « Philippe, une pensée pour toi en ce jour de Pâques. Je t'embrasse. Gilberte. »

J'étais soufflé ! au sens de la Pentecôte – Va savoir où il souffle, l'Esprit de Pentecôte ! – On ne sait pas vraiment. Gilberte, elle me souffle un air d'Évangile. Il y a du Albert Camus en elle.

Dieu me garde de dire "Gilberte est une chrétienne qui s'ignore". De quel droit cette récupération ? Comme si l'amour, la fraternité, l'accueil, le partage, la paix, la révolte pour la justice étaient des valeurs chrétiennes ! Ce sont d'abord des valeurs humaines au cœur de chacun.

Gilberte est une croyante, oui, avec enthousiasme, elle croit en l'Homme, surtout les "humiliés", comme dit Camus. D'ailleurs, depuis des années, elle est membre active de la Ligue des Droits de l'Homme : un beau programme de longue haleine pour une vraie marcheuse qui a vraiment du souffle, au sens profond.

Quand j'étais gamin, à la chapelle du collège, en disant le "Je crois en Dieu", on devait s'incliner à ces mots : "Il s'est fait homme", et ça me plaisait de m'incliner sans trop comprendre pourquoi. Aujourd'hui, je comprends mieux et je m'incline bien sûr devant Lui, mais aussi devant ces croyants de tous bords, comme Gilberte.

Ils nous soufflent de vivre comme des humains parmi les humains, dans la dignité, et c'est ce qui compte avant toute autre inclinaison, même religieuse, comme disait le prophète Isaïe il y a 2700 ans :

S'agit-il de COURBER LA TÊTE comme un jonc ?

Le jeûne que je préfère, dit Dieu, n'est-ce pas ceci :

- dénouer les liens provenant de la méchanceté,
- partager ton pain avec l'affamé,
- et encore, les pauvres sans abri, tu les hébergeras,
- et devant celui qui est ta propre chair, tu ne te déroberas pas.

Alors, ta Lumière poindra comme l'aurore !

Livre d'Isaïe, 58 / 5 à 8 ■

Lutter contre l'adversité

par Yves ORVAIN

Prêtre de la Mission de France, membre de l'équipe Santé de Paris, Yves a fêté cette année les cinquante ans de son ordination presbytérale.

C'était une famille ouvrière normale. Éric, le père, était responsable d'une petite équipe d'entretien dans un CHU (Centre Hospitalier Universitaire). Claire, sa femme, était infirmière dans ce même établissement. Les trois garçons, parvenus à l'âge adulte, travaillaient à l'entretien ou au gardiennage dans ce même CHU.

À cette cellule familiale s'agrégèrent deux autres enfants, Cloé et Marion, filles de Léa, la sœur de l'infirmière. La mère des deux fillettes se vit retirer la responsabilité de leur éducation, en raison de sérieux problèmes d'alcoolisme, le père ayant disparu de la vie familiale.

Claire, l'infirmière, joue un rôle prépondérant dans la prise en charge de ses deux nièces, assume leur éducation avec celle de ses trois garçons. Éric, son mari, de tempérament méridional, bon père, bon époux, acquiesce, sans rechigner, aux responsabilités prises par sa femme, en la secondant de loin, mais en donnant la priorité à son boulot, et aussi, une tendance à l'alcoolisme.

Claire participe, quand elle le peut, en fonction de son planning de travail, à quelques eucharisties dominicales. Elle prend l'habitude de me partager, le plus souvent par téléphone, ses préoccupations relatives à l'alcoolisme d'Éric, son mari, et à l'éducation de ses enfants, pensant que je suis, selon elle, le seul interlocuteur auquel elle peut confier ses soucis… ce qui n'est pas totalement vrai !

La propre santé de Claire commence à lui donner des préoccupations, ainsi qu'à sa famille. Par ailleurs, les jeunes débouchent, à tour de rôle, dans la période turbulente de la sortie d'adolescence. Cloé et Marion, les deux nièces, commencent à connaître des épisodes de vie amoureuse agités, que les parents tentent de réguler comme ils peuvent.

Cloé, la cadette des deux sœurs, malgré les réticences de son aînée et de sa tante, décide de se marier avec un jeune militaire de carrière : elle a tout juste 20 ans. Ils me demandent de célébrer leur mariage. La santé de Claire, l'infirmière, se dégrade et c'est Marion, la sœur aînée qui prend, provisoirement, le relais de la gestion de la cellule familiale. Éric, le mari, s'enfonce un peu plus dans l'usage de l'alcool… sans jamais être ivre. La cohésion de la famille, observée jusque là, est mise à mal par la neuropathie de Claire et les comportements, parfois embarrassants d'Éric… malgré les efforts de Marion, la nièce, pour que chacun ait sa place.

Bientôt Cloé donne, à son tour, des signes de fragilité de santé, considérées d'abord, par le corps médical, comme d'origine psychologique. De ce couple naissent deux enfants. Et, bientôt, le jeune militaire, profitant de déplacements professionnels, prend de la distance par rapport à son foyer… et le couple décide de divorcer. La jeune mère va alors être tour à

tour hébergée chez sa tante, puis chez sa sœur Marion devenue aide-soignante et qui s'est mariée, et par des amis, ici et là. Elle finit par se retrouver seule, avec sa fille, à la recherche d'un hypothétique emploi, dans une ville qu'elle ne connaît pas. Claire, l'infirmière, traverse des périodes très anxiogènes et me demande de l'accompagner, craignant de s'approcher de sa mort.

Éric, qui tente de dissimuler son inquiétude, tombe malade, victime, entre autres, de son alcoolisme, et décède rapidement. La famille me demande de célébrer ses obsèques. Cloé, la plus jeune des deux sœurs, séparée de son mari, et éloignée de son fils, se voit, après de multiples examens médicaux, diagnostiquée d'une probable maladie neurovégétative. Sa sœur, Marion, remue ciel et terre pour rapatrier sa sœur dans la ville où elle réside elle-même avec son mari et ses trois enfants. Elle organise même une fête chaleureuse, avec près de cent invités, pour célébrer les 50 ans de sa sœur cadette. À cette occasion, Cloé me confie qu'elle mettra fin à ses jours quand elle sentira qu'elle ne peut plus supporter cette existence d'être dépendante du fauteuil roulant pour répondre à ses besoins et désirs les plus quotidiens.

La famille se trouve donc affrontée à la maladie de trois de ses membres : Claire, Cloé, Éric ; puis, à la mort d'Éric, à la proximité possible, selon Claire, de sa propre mort, et au projet de mort de Cloé, projet tenu secret, mais dont je suis détenteur avec le médecin qui la suit. À cela s'ajoute le divorce et l'esseulement désœuvré de Cloé. Ce qui me frappe dans le douloureux itinéraire de cette famille, c'est, malgré les fragilités psychologiques de plusieurs de ses membres, le sens d'une solidarité profonde, une expression d'amour partagé, une volonté de faire face, en commun, à l'adversité. Je l'ai constaté chez Éric, jusqu'à sa mort ; je l'ai observé chez les jeunes et dans le dévouement étonnant de sa sœur Marion et de son mari qui ne reculent devant aucune démarche pour que Cloé, la sœur malade, puisse « tenir la tête hors de l'eau », avec le concours de quelques amis et pouvoir bénéficier des aides publiques auxquelles sa maladie lui donne droit.

À part Claire, l'infirmière, les autres membres de la famille semblent indifférents et même

étrangers au message des Évangiles, même s'il y eut une demande « d'actes religieux » pour le mariage de Cloé et la mort d'Éric. Ils manifestent qu'ils n'ont besoin d'aucune référence religieuse pour vivre une solidarité, une fraternité, une volonté de faire face à l'adversité en y associant des amis. « *C'est quand même dommage que Dieu soit mort* » s'exclamait un athée. Pourtant, à mes yeux, ce parcours collectif a une résonnance biblique. Et je suis convaincu que l'Esprit du Dieu de Jésus-Christ, tout en respectant les choix conscients et inconscients de chacun, est à même d'emprunter les sentiers étroits tracés à l'intérieur de leur liberté. ■

C'est l'Esprit qui prie en toi...

par Ginette THIOLLIER

Membre des équipes féminines d'Ivry, Ginette est dans l'équipe d'aînés de Lyon.

On m'a demandé de parler des gens que je rencontre, des gens qui ne confessent pas la foi chrétienne mais qui sont signes pour des chrétiens de la présence de l'Esprit Saint à l'œuvre dans le monde d'aujourd'hui. De fait, au quotidien, je fréquente des gens du quartier ou d'ailleurs, qui sont devenus mes amis, et qui par leur vie me font voir le travail de l'Esprit Saint en tout homme.

Ainsi, je suis devenue amie, après bien des difficultés, d'une famille d'origine arabe et kabyle connue par le Secours catholique. La mère, Farida, et moi avons partagé un peu nos difficultés, puis beaucoup, puis à peu près tout ainsi qu'avec Salim son compagnon et leurs enfants. Nous butons, eux comme moi, sur le pardon. Ils savent ce que le mot "partage" veut dire. Un petit exemple : Farida prépare l'assiette de chacun car elle sait ce qu'il faut ; il n'y a jamais de restes. Mais, si quelqu'un arrive, un frère, un neveu ou

autre, elle rogne un peu sur la part de chacun. Partager, c'est savoir se priver, ce n'est pas seulement donner de son surplus. Ceux qui ont encore une petite faim connaissent la valeur du partage. Jésus-Christ a tout partagé, même sa vie humaine et divine, entre tous les hommes. Tous les partages humains sans retours en arrière sont unis dans le cœur de Dieu. Et pour moi, jusqu'où doit aller le partage ? Dans cette période de ma vie, c'est un stimulant pour ma foi.

Il y a quatre ans, une amie algérienne et une camarade du PC sont venues me demander de loger une algérienne SDF et sans papiers : Wahiba. J'ai fini par accepter. Très fière, ce n'était pas facile pour elle d'accepter le partage, et pour moi non plus. C'était l'hiver, il faisait très froid, et elle sortait toute la journée pour rencontrer des copines et trouver un petit travail au noir. Je la poussais à téléphoner au 115 pour qu'elle ait un lit dans un foyer de temps en temps, sans quoi elle ne pouvait espérer avoir un jour ses papiers. Moyennant cela, elle avait un lit une ou deux fois par semaine dans une chambre à quatre lits. La chambre était souvent sale et les personnes aussi. Grâce à Wahiba, petit à petit chacune faisait un peu de ménage et prenait goût à la propreté. Un soir est venue Marie qui avait l'habitude de coucher dehors avec un groupe d'hommes SDF. En venant au foyer, il fallait qu'elle accepte d'arriver nette et de ne rien amener à boire. Petit à petit, Marie s'est mise dans le coup, et comme Wahiba, elle venait au foyer une ou deux fois par semaine. Noël approchait : Marie voulait faire la fête avec les copines du foyer. Elle a secoué tout le monde pour donner un air de fête à la baraque : c'est sans doute la plus paumée du groupe qui a réussi à semer la joie de Noël dans ce triste foyer, ouvert en catastrophe parce qu'on manquait de places. Après la fête, on n'a plus revu Marie. Elle a rejoint son groupe de SDF. Il y a eu une bagarre et elle est morte d'un coup de couteau. Mais au foyer, on s'est rappelé que cette femme mal-vue avait su donner de la joie le jour de Noël. Wahiba était triste. Moi, j'étais émerveillée : grâce à la présence de Wahiba chez moi, j'avais partagé ce qui s'était passé dans ce groupe de femmes et je remerciais l'enfant de Noël, grâce auquel il y avait eu cette fête. Depuis Wahiba a trouvé du travail dans une association, elle s'est mariée, a eu ses papiers. Mohamed et elle ont un petit garçon.

Pour moi, il n'y a pas de cloison entre la prière et la vie avec les gens, si bien que je me demande si je prie vraiment. J'en parlais au téléphone avec une amie qui m'a répondu : « *Ne t'inquiète pas pour cela, c'est l'Esprit qui prie en toi.* » Je n'y avais jamais pensé. Cela me tranquillise. ■

Un même Dieu au cœur de tous

par Jacques LOCH

Membre de la Communauté Mission de France, Jacques est dans l'équipe de Rennes Vannes Lorient.

Dans la communauté Emmaüs que j'ai quittée, je m'attachais bien souvent à faire vivre l'esprit de tolérance et de découverte de l'autre (fête, foi, sens commun…). Je disais souvent aux compagnons : ici, on doit apprendre à vivre ensemble, à se respecter et à découvrir les valeurs de l'autre. Un jour des insultes graves fusent et éclatent. Le soir, je prends à part le compagnon d'origine musulmane, source des troubles, et lui dis que ses paroles sont inadmissibles et insupportables ; il devrait savoir que, comme croyant, et comme l'invite aussi bien le carême que le Ramadan, il est nécessaire qu'il présente des excuses, absolument. Le gars me quitte "remonté" et pas du tout décidé à faire la démarche. Le lendemain au

repas, il demande la parole et s'excuse publiquement et sincèrement auprès de celui qu'il reconnaît avoir insulté et blessé. La "scène" était plus qu'émouvante, l'autre, l'excusé, rappelant que c'était ça être compagnon : c'était "s'engueuler" un soir, s'excuser et se réconcilier le lendemain. J'étais très touché par l'humilité de ce moment devant tout le monde : c'était bouleversant. Le même Dieu nous appelle à la même fraternité, au même pardon.

Athée convaincu et militant, un volontaire devenu plus tard un grand ami, est venu nous rejoindre dans notre lutte avec les sans domicile fixe (Sdf). Viscéralement anticlérical et souvent grivois, il était très agressif envers les chrétiens et les curés, niant Dieu et s'énervant contre la sottise de prier. Avec lui, si généreux, nous fondons une association d'hébergement et de soutien aux Sdf dite les "LAC" (lieux d'accueil chaleureux) à Vitry-sur-Seine. Nous inventons les premières maraudes sans argent et sans moyen. C'était dans les années quatre-vingt et un nombre impressionnant de jeunes étaient dans la rue et venaient frapper à la porte. Cet ami a alors voulu créer un foyer de jeunes solitaires. Commence alors une aventure unique autour de ces paumés. Un jour, le téléphone sonne. Cet ami me dit : « Tu es assis ? Je crois que pour la première fois, je suis en train de trouver la foi ! J'ai parlé à Dieu, au Dieu qu'évoquent parfois les jeunes autour de moi. Je lui ai demandé de me faire signe s'il existait. Chaque jour un signe m'arrive. J'ai cherché et ouvert une Bible et le texte m'a bouleversé… Est-ce possible que ton Dieu m'ait frappé ? » J'ai répondu : « Bien sûr, c'est Lui ». Depuis, cet athée est devenu respectueux, encourageant les croyants souvent orthodoxes ou musulmans qu'il rencontre, ayant aussi créé les LAC en Roumanie et Moldavie. Ainsi, il a aidé un jeune sortant de prison qui avait découvert la foi et qui a changé de vie aux LAC. Il a aussi permis à un jeune beur de deuxième génération de lire le Coran.

Oui, un même Dieu parle dans le cœur des chrétiens, des athées et des gens d'autres religions. Puissions-nous créer les occasions de percevoir ce qui nous rapproche de Celui qui nous rend proches. ■

Figures bibliques de saints ordinaires

par Hugues ERNOULT

Membre de la Communauté Mission de France, dans l'équipe de Bussy Saint Georges (77), Hugues participe au Service Recherche-Formation.

Tu peux nous écrire quelque chose sur les saints ordinaires de la Bible ?

Des saints ordinaires !… Mais tous les saints ne sont-ils pas ordinaires ? Et les gens extraordinaires ne sont-ils pas simplement des gens ordinaires dont on a raconté l'histoire. Les saints ordinaires ne sont-ils pas simplement des saints anonymes ?…

Mais alors que dire d'eux ?

Dans ce silence (ordinaire) que cette commande avait fait naître en moi, ma mémoire fait surgir des personnages, ou plutôt des figures. De figure en figure se dessine alors un parcours que je vous invite à suivre si vous le

voulez. Bien sûr le parcours n'est pas achevé. Et le meilleur sera celui que vous ferez vous-même en compagnie : « *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous quand il nous parlait en chemin ?* » (Luc 24,32)[1].

Des serviteurs quelconques

L'enfant : La première figure qui surgit est celle d'une enfant, visage entraperçu dans un récit du deuxième livre des Rois : la guérison de Naamân. Vous me direz un général en chef des armées d'Aram, un Roi, le prophète Elisée, pas vraiment des gens ordinaires ! Mais regardons l'histoire de plus près. *« Naamân, chef de l'armée d'Aram, était un homme en grande considération et faveur auprès de son maître, car c'était par lui que Yahvé avait accordé la victoire aux Araméens, mais ce vaillant homme était lépreux ! Or les Araméens, sortis en razzia, avaient enlevé du territoire d'Israël une petite fille qui était entrée au service de la femme de Naamân. Elle dit à sa maîtresse : "Ah ! si seulement mon maître s'adressait au prophète de Samarie ! Il le délivrerait de sa lèpre". »* (2 Rois 5,1-3). Sans cette petite fille, cette petite servante anonyme, rien ne serait arrivé.

Le serviteur (ordinaire) : ce visage d'enfant nous emmène vers la figure du serviteur. Qu'a-t-elle fait d'autre que d'accomplir sa fonction ordinaire[2] de servante. Préoccupée avant tout de l'intérêt de son maître sans désir d'être remarquée pour elle-même. Cette petite fille, servante de la femme du serviteur, semble être l'essence même du serviteur et marque l'ensemble du récit de cette figure de service.

Mais le récit se poursuit, Naamân, en bon serviteur, obéit aux consignes de celui qu'il sert et va donc trouver le roi d'Israël. Mais ce roi, oubliant qu'il est lui-même au service de son Dieu et de son peuple, ne peut s'inscrire dans

1. Les citations sont issues de la Bible de Jérusalem, édition 1998.

2. Ordinaire peut signifier « banal, conforme à l'ordre habituel des choses », ou désigner la personne qui occupe normalement une fonction (l'évêque ordinaire du lieu) ou des gens de condition sociale modeste (des personnes ordinaires). Enfin ce mot peut aussi désigner ce qui est quotidien, sans caractère particulier, comme quand on parle de temps ordinaire en liturgie (cf. l'article « ordinaire » dans le "Petit Robert").

cette chaîne de serviteurs. Tout semble devoir s'arrêter (vv. 4 à 7).

Heureusement, le prophète Elisée, serviteur de la Parole, va relancer cette « dynamique du service ». Naamân a d'abord du mal à reprendre sa posture d'humilité. Attendant plus d'égard pour lui-même et des gestes extraordinaires du prophète, il refuse dans un premier temps d'obéir aux ordres trop ordinaires qu'Elisée lui fait parvenir par son serviteur (vv. 8-12). Ce sont ses propres serviteurs anonymes qui vont le ramener sur les chemins du service et lui permettre de retrouver sa posture d'humilité : « *Mais ses serviteurs s'approchèrent et s'adressèrent à lui en ces termes : « Mon père ! Si le prophète t'avait prescrit quelque chose de difficile, ne l'aurais-tu pas fait ? Combien plus quand il te dit : "Baigne-toi et tu seras purifié." Il descendit donc et se plongea sept fois dans le Jourdain, selon la parole de l'homme de Dieu : sa chair redevint comme la chair d'un petit enfant ; il était purifié.* » (2 Rois 5,13-14). C'est en acceptant d'occuper la posture d'humilité et de réintégrer le monde des serviteurs ordinaires que Naamân se trouve donc « guéri ». Il retrouve ainsi sa place parmi les siens avec qui il peut reprendre une relation normale. Dans le discours final (vv.15-19), Naamân se déclare serviteur et Elisée lui répond en tant que serviteur de Yahvé : dans ce passage, le verbe servir et le mot serviteur se répondent sans cesse (six fois en quatre versets !).

Pour manifester encore plus clairement le lien entre le chemin du serviteur et le chemin de salut, on voit ensuite le serviteur d'Elisée perdre son anonymat et œuvrer pour son intérêt propre. En quittant ainsi son statut de serviteur ordinaire, il devient à son tour « lépreux »… On peut espérer que comme Naamân, il saura le retrouver.

Ainsi tout serviteur se doit d'être ordinaire. « *Qui d'entre vous, s'il a un serviteur qui laboure et garde ses bêtes, lui dira à son retour des champs : "Vite, viens te mettre à table" ? Ne lui dira-t-il pas au contraire : "prépare-moi de quoi dîner, ceins-toi pour me servir, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu ; après quoi, tu mangeras et boiras à ton tour." ? Sait-il gré à ce serviteur d'avoir fait ce qui lui a été prescrit ? Ainsi de vous ; lorsque vous aurez fait tout ce qui vous a été prescrit, dites : "Nous sommes de simples serviteurs ; nous avons fait ce que nous devions faire."* » (Luc 17,7-10).

Dieu appelle des hommes ordinaires

Dans la Bible, la sainteté ne s'acquière pas à coup de volonté, d'effort ou même d'ascétisme en se coupant du monde. Le saint n'y est pas un homme séparé, parce que le Dieu d'Israël n'est pas d'abord le dieu des puissances cosmiques **sur**-naturelles, mais le Dieu sauveur présent dans l'histoire. C'est par les hommes qu'il appelle que Dieu agit dans l'histoire des hommes. Le salut est manifesté parce que le peuple de l'exode se met en route dans le désert pour y vivre quotidiennement (ordinairement) sur la foi d'une promesse.

Le parcours d'Elie dans le premier livre des rois est à ce titre exemplaire. Pour défendre son Dieu, il défie les prêtres de Baal sur leurs terrains : c'est à qui aura le Dieu capable de se manifester de la façon la plus extraordinaire possible. De gagner à ce jeu, il se retrouve tout seul… Le voilà mené au désert où il lui sera révélé que son Dieu ne s'exprime pas dans les phénomènes cosmiques spectaculaires mais dans le murmure banal de la brise ! Il lui est alors demandé de rentrer de son exil pour retrouver son travail ordinaire de prophète : oindre les rois.

Avec Elie, une autre figure est convoquée, celle du prophète. C'est la parole de Dieu qui saisit un homme ordinaire et fait d'Amos un prophète. « *Je ne suis pas prophète, je ne suis pas fils de prophète ; je suis bouvier et pinceur de sycomores. Mais Yahvé m'a pris de derrière le troupeau et Yahvé m'a dit : " Va, prophétise à mon peuple Israël." » (*Amos 7,14-15)

Pour la Bible, ce qui définit le saint n'est donc pas le caractère héroïque d'un homme hors du commun. Au contraire ce qui définit sa sainteté, c'est que Dieu se manifeste grâce à lui. *« Aussi bien, frères, considérez votre appel : il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les forts ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu. »* (1 Corinthiens 1,26-31)

Les apôtres n'étaient-ils pas tous des hommes ordinaires avant d'être appelés ? Ils semblent même l'être encore après… L'appel a

juste changé leur ordinaire. Pêcheurs étaient les deux premiers, pêcheurs d'hommes ils sont devenus : *« Comme il cheminait sur les bords de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient l'épervier dans la mer, car c'était des pêcheurs. Et il leur dit : "Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes." Eux, aussitôt, laissant les filets, le suivirent »* (Matthieu 4,18-20).

Un dieu "ordinaire"

Et voilà que de figure en figure un visage se dessine !

C'est le visage d'un serviteur : « *Comme un surgeon il a grandi devant lui, comme une racine en terre aride ; sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans apparence qui nous eût séduit* ». (Isaïe 53,2)

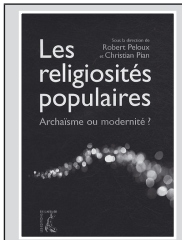
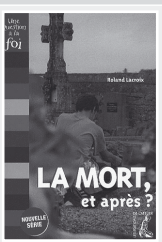
C'est le visage d'un prophète, un peu ordinaire pour être reconnu : « *Celui-là n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joset, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas ici chez nous ?* » (Marc 6,3)

C'est le visage du saint : « *Lui qui est de condition divine n'a pas revendiqué son droit d'être traité comme l'égal de Dieu mais il s'est dépouillé, prenant la condition d'esclave. Devenant semblable aux hommes et reconnu à son aspect comme un homme, il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix.* » (Philippiens 2,6-8)

En lui, Dieu s'est fait « ordinaire » pour l'homme. ■

Livres reçus à la Rédaction
de la Lettre aux Communautés

(Livres reçus depuis Août 2010)

	Sous la direction de **Robert Peloux** et de **Christian Pian**	***Les religiosités populaires*** ***Archaïsme ou modernité ?***	Les Éditions de l'Atelier 144 pages
	**Roland Lacroix**	***La mort, et après ?*** Collection "Une question à la foi"	Les Éditions de l'Atelier 80 pages
	Michela Fontana	***Matteo Ricci 1552-1610*** ***Un jésuite à la cour des Ming***	Salvator-Diffusion 456 pages

Une sainteté ordinaire

par Pierre CHAMARD-BOIS

Membre de la Communauté Mission de France, Pierre est dans l'équipe de Basse-Bretagne.

Un soir de l'hiver 1940-1941, à Chambon-sur-Lignon, en Haute-Loire. On frappe à la porte du presbytère d'André Trocmé. Magda, son épouse, ouvre la porte. Devant elle se tient une femme tremblant de froid et de peur. Une réfugiée juive fuyant les persécutions nazies. Celle-ci demande à la femme du pasteur si elle pouvait entrer… « Naturellement, entrez, entrez ». Durant quatre ans, près de cinq mille Juifs furent cachés, nourris, munis de fausses cartes d'identité et d'alimentation, en un mot furent sauvés de la mort dans ce village de 3 000 habitants. Après la guerre, Magda et André furent proclamés justes parmi les nations et une stèle a été érigée à Jérusalem en l'honneur du village.

Le 17 mars 2010, France 2 a diffusé un documentaire de Christophe Nick qui montre un jeu TV baptisé "La Zone Xtrême", un quiz opposant deux candidats qui reproduit la fameuse expérience réalisée au début des années 1960 par Stanley Milgram pour tester l'obéissance à l'autorité. L'un des candidats doit envoyer des chocs électriques d'intensité croissante (de 20 à 380 volts) à l'autre à chaque fois qu'il se trompe. 80 % des "bourreaux" en arrivent à envoyer la décharge maximale, mortelle, sur l'injonction de l'autorité de l'animatrice de l'émission et poussé par un public chauffé à blanc. En fait, les chocs électriques étaient simulés et le candidat électrocuté est un acteur. Même si cette "expérience" n'offre pas la rigueur scientifique de celle de Milgram[1], le résultat pose une grave question : pourquoi des personnes commettent consciemment des actes contraires à leurs valeurs, en créant de la souffrance ou du malheur pour autrui, dès lors qu'elles obéissent à une autorité qui les décharge de leur responsabilité personnelle.

D'un côté une femme qui n'a rien d'une héroïne au départ, puis son mari, et un village entier risquent la déportation ou la mort pour sauver des Juifs, tout naturellement. De l'autre côté, des personnes banales deviennent des bourreaux en abdiquant leur volonté propre, comme cela fut le cas de nombreux nazis[2] qui ont naturellement obéi aux ordres. Tous des gens ordinaires. Une micro-décision initiale (ouvrir sa porte, accepter d'envoyer le premier choc électrique) conduisent ces personnes à devenir des héros ou des tortionnaires, presque malgré eux. Nos comportements sont-ils soumis au hasard des circonstances qui font voler en éclat nos valeurs morales[3] ? Notre humanité ne serait-elle qu'un fragile vernis incapable de résister aux aléas de l'histoire[4] ?

1. En particulier, 80 % des personnes contactées pour participer à une telle émission ont refusé.

2. Un cas célèbre fut Adolf Eichmann condamné à mort en 1961 à Jérusalem pour crime contre l'humanité. Hannah Arendt le décrit comme étant la personnification même de la « banalité du mal », se basant sur le fait qu'au procès, il n'a semblé ressentir ni culpabilité ni haine et a présenté une personnalité tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

3. Magda Trocmé a dû surmonter ses principes moraux chrétiens pour mentir, jouer double jeu, afin de venir en aide aux Juifs réfugiés à Chambon.

4. Cet article doit beaucoup au livre de Michel Terestchenko, *Un si fragile vernis d'humanité. Banalité du mal, banalité du bien*, La Découverte – Mauss, 2005, rééd. La Découverte/Poche, 2007. Blog de l'auteur : http://michel-terestchenko.blogspot.com.

L'être humain est-il fondamentalement égoïste ?

Depuis quelques trois siècles, depuis Hobbes et La Rochefoucauld, règne en Occident cette idée que le comportement des êtres humains est guidé essentiellement par la recherche de la satisfaction de son propre intérêt, en termes de moindre souffrance et de plus grand bonheur possible. L'intérêt peut être conçu comme un intérêt personnel (c'est une conception récente) ou comme un bien commun (celui de la famille, de la nation ou du peuple). Cette conception irrigue les sciences humaines : la psychologie[5], la sociologie[6], la philosophie politique[7] et bien sûr l'économie. Dans cette façon de concevoir ce que nous sommes, une conduite altruiste ou désintéressée est impossible : il y a toujours anguille sous roche ; « s'il fait cela c'est que, quelque part, il y trouve son compte ». Imprégnés de cette idéologie, nous considérons que des comportements de bienveillance sans bénéfice psychique, social ou pécuniaire ne sont le fait que de personnalités exceptionnelles, écartées de ce fait du lot commun. C'est ainsi qu'on porte aux nues des Gandhi, des abbés Pierre, des mères Térésa.

Pourtant, cette sainteté existe bien dans la discrétion des jours : le comportement des Trocmé et des habitants de Chambon-sur-Lignon n'en est qu'un exemple. Ce qui frappe chez ceux qui sont amenés à poser de tels actes de générosité, au mépris parfois de leur propre vie, est qu'ils trouvent cela tout naturel ou qu'ils ne pouvaient faire autrement. D'où leur vient cet élan non calculé ?

La morale utilitaire a élaboré un pseudo-altruisme avec la morale du sacrifice. On y évoque la déprise, la dépossession de soi en s'abandonnant à une altérité : Dieu, le guide suprême, la loi morale universelle, le bien commun, toute autre forme d'autorité, et même autrui[8]. Cet

5. Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud affirme : « Quels sont les desseins et les objectifs vitaux trahis par la conduite des hommes ? On n'a guère de chance de se tromper en répondant : ils veulent être heureux et le rester. »

6. Voir par exemple *L'acteur et le système* de Michel Crozier.

7. C'est le principe de base de John Rawls dans son livre *La théorie de la justice*.

8. « Je suis prêt à donner ma vie pour que l'autre vive ». Cette attitude, mine de rien, est sous-tendue par un calcul rationnel, même si celui qui le fait semble tout perdre. L'*intérêt* de l'autre prime sur son propre intérêt.

abandon de soi conduit à l'obéissance aveugle que l'expérience Milgram a mise en lumière[9]. Le sacrifice de soi peut apparaître comme le contraire de l'égoïsme. Mais il reste dans la même sphère de pensée : tout donner de soi reste un prix à payer. La morale du sacrifice hante toute une tradition morale et religieuse. Il n'est pas certain qu'elle soit au cœur de la révélation chrétienne.

Cette morale du sacrifice ne peut rendre compte des comportements de bienveillance que nous cherchons à exprimer. Il nous faut abandonner la conception de l'être humain comme un être aux comportements fondamentalement égoïstes que la morale tempèrerait[10].

Une sainteté ordinaire

Comment définir la sainteté dans un langage non religieux ? Peut-être simplement comme le don d'accorder sa parole et ses actes. Dire ce que l'on fait et faire ce que l'on dit, au point qu'acte et parole sont une seule et même réalité.

Partant de cette définition, interrogeons ces situations banales pour leurs auteurs, admirables pour les témoins où des personnes engagent leur existence avec celles d'autres, en détresse, dans l'abandon, l'injustice ou la persécution. Qu'est-ce qui nous pousse à agir dans ces circonstances où l'urgence réelle ou ressentie comme telle ne laisse guère le temps de peser le pour et le contre ?

Des enquêtes auprès de "sauveteurs" de toutes sortes (y compris ceux qui ont pris le risque d'aider des juifs sous la botte nazie) établissent deux motivations dominantes : la compassion ou l'empathie d'une part, le devoir ou l'obligation d'agir conformément à ses principes, ses valeurs (par ex. de porter secours à quiconque est dans la détresse) d'autre part. Selon les personnes, l'une ou l'autre motivation est dominante, mais pas exclusive. Et c'est là l'originalité du comportement de ces sauveteurs : en effet ces deux motivations

9. Un révélateur de la prégnance de cette morale est l'interprétation du texte biblique du « sacrifice d'Abraham » en Genèse 22 où la foi est assimilée à une obéissance aveugle.

10. « Il faut moraliser l'économie » entend-on ces temps-ci. On devine les limites d'une morale face à un système d'échange basé sur le principe de l'optimisation de son intérêt personnel ou de celui d'une oligarchie.

sont souvent exclusives l'une de l'autre. Les personnes les plus sensibles à la compassion sont souvent paralysées dans leur action car agir nécessite souvent de s'affronter à un ordre établi (pression sociale, lois, menaces de répression) : elles répugnent a priori à agir illégalement. Par ailleurs, les personnes agissant principalement au nom de valeurs comme la justice ou le caractère sacré de la vie humaine se sentent moins concernées par les situations individuelles : elles s'engagent contre les injustices ou les inégalités plutôt que pour des personnes. Les premières apparaissent comme des sentimentales aux secondes, qui sont vus par les premières comme des intellectuelles agissant au nom de grands principes. Chacun reconnaîtra dans ces deux pôles les tensions qui traversent maintes organisations[11].

Or les enquêtes auprès des sauveteurs montrent que ces personnes ont trouvé en elles-mêmes un profond accord avec ce qui divise ainsi la plupart des individus et des groupes. Voilà peut-être une bonne piste pour approcher cette sainteté ordinaire : non pas l'altruisme opposé à l'égoïsme mais la « présence à soi[12] ». Les personnes amenées dans certaines circonstances à avoir des comportements destructeurs par soumission à une autorité sont incapables de se comporter d'une manière libre et autonome ; ils s'absentent d'eux-mêmes aux moments cruciaux.

« La capacité humaine à faire le bien tout comme celle de faire le mal ne sont pas prédéterminées par une quelconque "nature" : toutes deux renvoient à des potentialités enfouies en chacun de nous, qu'il s'agit pour la première de favoriser et, s'agissant de la seconde, contre laquelle il convient de se prémunir, aussi bien individuellement que collectivement. Telle est peut-être la finalité la plus haute de l'éducation.[13] »

Perspective évangélique

La présence à soi… Pour le lecteur des évangiles, en particulier de Jean, la présence à soi est familière. Elle n'apparaît pas comme une présence

11. Par exemple, les tensions entre les politiques et les humanitaires dans l'engagement auprès des palestiniens.
12. C'est une proposition de Michel Terestchenko dans le livre cité en note 4.
13. Terestchenko M., op. cit., p. 293.

au moi que je crois être, au personnage que je me joue et que je joue aux autres. Pour Jésus, la présence à soi est présence à son Père, ce(lui) qui, en lui, est le plus autre et le plus intime, et qu'il donne à voir aux disciples, en particulier sur la croix. Cette présence à soi conjugue la compassion qui s'approche du blessé et le dessaisissement dans le fait de le confier à l'aubergiste, dans la parabole du bon samaritain[14]. Une présence à soi contagieuse qui réconcilie le lépreux avec lui-même et les autres, le boiteux avec la marche, les sourds avec la vérité de celui qui les appelle.

Ainsi avertis, nous avons le bonheur d'être témoins de cette sainteté ordinaire nullement réservée aux croyants ou aux héros, et de travailler modestement à ce qu'elle s'épanouisse en chacun. Cette sainteté croisée au coin de la rue, au bureau ou à l'atelier, en famille ou en association, chez ceux et celles qui ne trouvent qu'à dire : « Mais c'est tout naturel ; il avait besoin qu'on lui tende la main à ce moment-là ; et j'étais là ; qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? » Cette sainteté mystérieusement unie dans celle du Christ. ■

14. Cf. l'article de Philippe Monot dans la *Lettre aux Communautés* n° 255.

La notion du juste (*tsadik*) dans la Bible

Une lecture juive

par Philippe HADDAD *

Philippe Haddad est rabbin des Ulis (Essonne) et écrivain. Il est engagé dans le dialogue interreligieux.

La Bible présente les origines du peuple d'Israël depuis le patriarche Abraham jusqu'au retour de l'exil de Babylonie et la reconstruction du temple de Jérusalem, vers le cinquième siècle avant l'ère chrétienne. D'une certaine manière, on pourrait dire que le héros de cette grande saga historique est le peuple d'Israël lui-même. Une analyse plus précise révélera qu'en fait, le

* Rabbin aux Ulis, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Pour expliquer le judaïsme à mes amis* (In Press), *La Torah* (Eyrolles) et *Paroles de rabbin* (Le Seuil).

véritable héros est le juste, le *tsadik*[1]. Nous proposerons ici une première approche en sachant que le sujet demanderait à être plus étendu.

Qui est le juste ?

Pour saisir cette notion du "juste" – de "justesse" et de "justice", ses corollaires – nous analyserons les vocabulaires hébraïques qui expriment ces idées.

La première occurrence du mot *tsadik*, traduit par "juste", se trouve au sixième chapitre de la Genèse, qui souligne les vertus de Noé (*Noa'h*)[2]. Nous y lisons :

« Voici les engendrements de Noé, Noé un homme juste (*tsadik*), intègre il était dans ses générations ; avec Dieu (*Elohim*) il se marchait[3] Noé » (Gn 6,9).

En quoi Noé est-il juste ? Pour répondre, il suffit de connaître le contexte. Noé vit au milieu de générations corrompues par (v. 11) la "violence" (meurtres, agressions et/ ou larcins) et par (v. 12) des "déviations de la chair" (fautes à caractère sexuel). Le verset 11 précise, en plus, que ces fautes sont commises "devant Dieu (*Elohim*)".

Or, selon la lecture juive traditionnelle, le nom divin *Elohim* désigne Dieu dans son attribut de justice[4], alors que le tétragramme YHWH (traduit par l'Eternel ou le Seigneur), Le désigne dans ses attributs de miséricorde et d'amour.

Les notions de juste et d'injuste ou de méchant renvoient donc à la loi de Dieu qui définit le bien et la mal. Depuis l'épisode du jardin d'Eden (chap. 2 de la Genèse), le bien et le mal sont en effet définis par le Créateur, et cela restera valable après la faute. Pour le dire autrement, nous pouvons poser cette alternative : ou bien le bien et le mal sont définis par la raison humaine (le *Contrat social* de Rousseau, l'impératif catégorique de Kant) ou l'affectivité humaine (le

1. Le terme au singulier apparaît 110 fois dans la Bible, et au pluriel (*tsadikim*) 43 fois.
2. Toutes les traductions ici sont proposées mot à mot afin d'entendre le texte dans son originalité hébraïque.
3. Forme pronominale (*hitpaêl*) qui exprime un mouvement intérieur, spirituel et moral, plutôt qu'un mouvement spatial.
4. Ce terme peut d'ailleurs être utilisé pour désigner des juges humains, par exemple Exode 22,7.

bien, c'est ce qui me fait du bien, le mal ce qui me fait du mal)[5] ; ou alors le bien et le mal sont révélés par Dieu.

Dans le Bible, et cela commence avec Noé, le juste, le *tsadik*, est la femme ou l'homme qui vit en conformité avec la loi divine.

Cette idée de la conformité à la loi de Dieu se trouve exprimée dans le psaume inaugural :

« (Bien)heureux l'homme (*ich*) qui ne marche pas dans le conseil des méchants, et sur le chemin des fauteurs il ne se tient pas debout, et dans la place des moqueurs il ne s'assoit pas. Mais dans la Torah (Enseignement)[6] de l'Eternel(YHWH) (est) son désir, et dans Sa Torah, il médite jour et nuit. »

Le premier verset mentionne *ich* "homme"[7], mais aux derniers versets, le psalmiste parle de l'assemblée des *tsadikim*, des "justes" au pluriel. Pour la Bible, l'homme par excellence est le *tsadik*, celui qui accomplit sa vocation humaine selon le projet divin originel, et qui pour ce faire, médite le contenu de la Révélation prophétique (le narratif et le législatif).

Nous retrouvons ici le clivage entre d'un côté "l'homme", "les justes", et de l'autre, les méchants, les fauteurs et les moqueurs. D'un côté, celui dont le désir se concrétise[8] par la méditation (littéralement le "roucoulement") de la Torah, l'Enseignement révélé par les prophètes, et de l'autre ceux qui renient, transgressent, voire ridiculisent cette loi divine qui définit le bien et le mal.

L'auteur des *Proverbes*, qui est traditionnellement le roi Salomon, fils de David, exprimera à la suite une idée centrale concernant le *tsadik* : "le juste (est) fondement du monde" (10,25). En d'autres termes, l'existence du monde est justifiée par le juste, par le *tsadik* qui donne sens à toute la création inaugurée par Dieu.

5. Notion qui s'est développée dans nos sociétés libérales et de plus en plus individualistes.

6. La traduction «Loi» est trop restrictive, d'autant plus que le langage biblique est majoritairement narratif et non législatif.

7. Ce n'est pas *adam* qui est utilisé ici, mais *ich*. Adam renvoie à l'origine glèbeuse de l'humain, alors que le mot *ich* porte la dimension morale de la relation à autrui (homme – femme, homme – prochain).

8. Le mot *héfets* signifie à la fois «désir «et «objet», en d'autres termes un désir qui se concrétise, s'objectivise.

De cette notion de *tsadik* découle les notions bibliques de *tsédek* au masculin et de *tsédaka* au féminin.

Tsédek veut dire "justesse", c'est-à-dire le fait d'exprimer une volonté et un comportement en adéquation avec la volonté divine, parce que cette volonté céleste aura été reconnue souveraine[9]. Par extension le *tsédek* désigne la "justice" sociale. En ce sens, la justice sociale serait la justesse d'une loi élaborée par les hommes en référence à la loi révélée par Dieu[10].

De même le terme *tsédaka* ne s'entend pas comme la générosité du donneur, ce qui est une vertu en soi, mais comme l'application d'une justice sociale qui cherche à contrebalancer les inégalités engendrées par le jeu des pouvoirs économiques. Autrement dit, si la charité consiste à donner à autrui ce qui m'appartient de droit, la *tsédaka* consiste à donner au démuni ce qui devrait lui revenir de droit.

De cette définition il ressort que le juste n'est pas "charitable" au sens commun du terme. Cela ne signifie pas qu'il ne puisse l'être, mais alors cela traduirait un épanchement de générosité qui ne pourrait remettre en cause sa définition de *tsadik* ou en tout cas, de sujet qui tente d'assumer, autant que faire se peut, cette dimension du juste[11].

Prenons l'exemple de la ligature d'Isaac, considérée pour le judaïsme comme la dernière épreuve d'Abraham (Genèse chap. 20). La générosité ou l'amour naturel du père aurait consisté à refuser l'ordre divin, car l'amour commanderait de ne pas sacrifier le fils. Mais le patriarche n'agit pas selon les élans naturels de son cœur, mais en conformité à ce que Dieu lui a demandé ou tout au moins, à ce qu'il a cru entendre / comprendre de cet appel divin.

Ici Abraham agit en justesse de comportement selon l'injonction du ciel, dépassant son propre amour pour cet enfant qui représentait

9. Ainsi peut s'entendre la prière (juive) de Jésus : « Notre Père … que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel… »

10. Cf. par exemple Lévitique 19,15 ou Deutéronome 16,20. De même, la justice du rejeton de David (le Messie) en Isaïe 11,4 s'entend dans cette adéquation entre le jugement de ce roi et la volonté de Dieu.

11. Dans la première parabole de miséricorde, celle de la brebis perdue et retrouvée, Jésus se réfère aux justes parfaits, sans en donner une définition, puisque ce qui l'intéresse ce sont les pécheurs qui se convertissent.

pourtant tout son avenir et toutes ses espérances. Par contre, dans le plaidoyer pour Sodome (Genèse chap. 18), où Abraham se réfère sans cesse à la justice de Dieu (« le Juge de toute la terre ne ferait-il pas justice ? »), son discours semble animé par une pure générosité.

Cette dernière attitude rompt d'ailleurs de façon évidente avec le silence de Noé. En effet, Noé le juste n'exprime nulle prière pour ses contemporains (morale statique) qu'il sait condamnés, alors qu'Abraham agit envers les pécheurs (morale dynamique) de sa propre initiative. Cette morale dynamique trouvera son point d'orgue avec Moïse qui, apprenant que Dieu veut détruire Israël à cause de la faute du veau d'or, ose cette réponse audacieuse : « Si Tu voulais pardonner leur faute ! Sinon efface-moi du Livre que tu as écrit. » (Exode 32,32)

Une autre notion qui découle de cette conduite en justesse est celle du devoir d'amour. N'y a-t-il pas contradiction dans les termes à commander l'amour ? Pourtant c'est bien en terme "légal" que la Torah demande d'aimer son prochain (Lévitique 19), l'étranger (idem) et Dieu (Deutéronome 6,5).

Jésus lui-même en accepte le principe dans sa discussion avec le légiste (un étudiant de Torah) qui veut connaître le chemin de la vie éternelle. Jésus lui répond que toute la Torah est fondée sur ces deux injonctions d'amour : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu… » et l'autre verset qui ne lui est pas moins important : « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». À propos de ce dernier verset, il ne faut pas occulter sa conclusion "Je suis l'Éternel ton Dieu". C'est au nom de Dieu et non d'un sentiment personnel que cet amour est exigé. Pour le dire autrement, dans tout amour du prochain se trouve aussi l'amour de Dieu. ■

Juste parmi les nations

Depuis 1963, une commission présidée par un Juge de la Cour suprême d'Israël a été créée pour décerner le titre de « Juste parmi les nations ».

La commission respecte des critères précis et s'appuie sur une documentation méthodique reposant principalement sur les témoignages directs. Les dossiers permettant d'établir la reconnaissance d'un Juste doivent établir, avec plusieurs témoignages concordants, des faits probants tels que :

- le fait d'avoir apporté une aide dans des situations où les Juifs étaient impuissants et menacés de mort ou de déportation vers les camps de concentration.
- le fait d'avoir été conscient qu'en apportant cette aide, le sauveteur risquait sa vie, sa sécurité ou sa liberté personnelle, les nazis considérant l'assistance aux Juifs comme un crime.
- le fait de n'avoir recherché aucune récompense ou compensation matérielle en contrepartie de l'aide apportée

En terre d'Islam, reconnaître l'Esprit de sainteté

Christian de CHERGÉ

Ce texte du Prieur de Notre-Dame de l'Atlas à Tibhirine en Algérie est extrait de "Prier en Église à l'écoute de l'islam", publié dans Chemins de Dialogue n° 27 : L'écho de Tibhirine, Marseille, 2006, pp. 18-20.

Calligraphie de Louis Fontugne

Parvenu à l'âge d'homme et affronté, avec ma génération, à la dure réalité du conflit de l'époque, il m'a été donné de rencontrer un homme mûr et profondément religieux qui a libéré ma foi en lui apprenant à s'exprimer, au fil d'un quotidien difficile, comme une réponse de simplicité, d'ouverture et d'abandon à Dieu. Notre dialogue était celui d'une amitié paisible et confiante qui avait la volonté de Dieu pour horizon, par-dessus la mêlée. Cet homme illettré ne se payait pas de mots. Incapable de trahir les uns pour les autres, ses frères ou ses amis, c'est sa vie qu'il mettait en jeu malgré la charge de ses dix enfants. Il devait concrètement exprimer ce don en cherchant

à protéger, dans un accrochage avec ses frères, un ami plus exposé que lui. Se sachant menacé, il avait accepté ma pauvre promesse de « prier pour lui ». Il avait simplement commenté : « je sais que tu prieras pour moi… Mais, vois, les chrétiens ne savent pas prier… » J'ai perçu cette remarque comme un reproche adressé à une Eglise qui ne se présentait pas alors, du moins lisiblement, comme une communauté de prière.

Dans le sang de cet ami, j'ai su que mon appel à suivre le Christ devrait trouver à se vivre, tôt ou tard, dans le pays même où m'avait été donné ce gage de l'amour le plus grand. J'ai su, du même coup, que cette consécration de ma vie devrait passer par une prière en commun pour être vraiment témoignage d'Église.

Et puis a commencé alors un pèlerinage vers la communion des saints où chrétiens et musulmans, et tant d'autres avec eux, partagent la même joie filiale. Car je sais pouvoir fixer à ce terme de mon expérience au moins un musulman, ce frère bien-aimé, qui a vécu jusque dans sa mort l'imitation de Jésus-Christ. Et chaque eucharistie me le rend infiniment présent dans la réalité du Corps de gloire où le don de sa vie a pris toute sa dimension « pour moi et pour la multitude ».

En revenant parmi les siens, je savais que je n'avais pas à leur donner une leçon de prière, et que la petite « Église monastique » à laquelle je me liais se devrait d'évoluer vers sa vocation propre de présence priante parmi d'autres priants, dans un partage de tout le quotidien, pour être, avec une immense et joyeuse espérance, un signe visible du royaume.

J'ai donc rejoint ce petit monastère sans en connaître le gîte précis, ni les frères. Il me suffisait qu'il soit en ce pays, et parmi ces musulmans qu'un même appel à la prière des Heures m'amenait à accueillir du Christ, Lui « qui intercède sans cesse en notre faveur ». Ils seraient une communauté de surcroît qu'il me faudrait apprendre à comprendre et à contempler en son « islam » le plus authentique, c'est-à-dire dans sa soumission à Dieu, et cela, sans autre désir que celui d'une « conversion réciproque » destinée à nous conduire ensemble, et, s'il plaît à Dieu, les uns par les autres, vers la place définitive de chacun dans la grande assemblée de tous les vivants.

Le vœu monastique de « conversion des mœurs » trouve ici un sens et un appui particuliers sur lesquels j'ai cru pouvoir fonder mon

propre engagement définitif au jour de ma profession, affirmant avec confiance :

La louange monastique et la prière musulmane ont une parenté spirituelle que je veux apprendre à célébrer davantage, sous le regard de Celui-là qui, Seul, appelle à la prière, et qui nous demande, sans doute mystérieusement, d'être ensemble le sel de la terre. De plus, certaines des valeurs religieuses de l'Islam sont un stimulant indéniable pour le moine, dans la ligne même de sa vocation. Il en est ainsi du don de soi à l'Absolu de Dieu, de la prière régulière, du jeûne, de la conversion du cœur, de la confiance en la providence, de l'hospitalité… En tout cela, m'efforcer de reconnaître l'ESPRIT DE SAINTETE dont nul ne sait d'où il vient ni où il va…

Certes la Parole de Dieu est une, proférée éternellement par le Verbe, dans le silence de l'Esprit. Mais les échos qu'elle a rencontrés dans l'histoire et qu'elle suscite inépuisablement dans les cœurs droits, apparaissent infiniment diversifiés… En effet, il m'est arrivé, bien souvent maintenant, de découvrir au fil du Coran, un de ces parcours d'Emmaüs où vibre la joie qui brûle au cœur de notre Dieu. Certains versets que je rumine volontiers me semblent être un évangile en raccourci, avec un sens toujours nouveau et actuel. Mais, à travers eux, la certitude qui s'ancre en moi reste profondément accordée à ma foi, puisqu'elle me redit que le Christ de Pâques accomplit toutes les Écritures, y compris le Coran… ■

Calligraphie de Louis Fontugne

À mes frères de Tibhirine Hymne à la Fraternité

Le 22 mars 2006
Mounir BEN TALEB,
professeur de lettres à Valence

Mes frères de Tibhirine
Je pense à vous
A vous et à tous ceux
Qui ne verront plus le printemps
Ni les champs de coquelicots
Ni les champs de lavande
Qui sont tombés sur le front
Serrant contre leur poitrine
Les gerbes de l'alliance après la moisson

Mes frères de Tibhirine
Je pense à vous
Vous qui n'avez jamais déserté le lieu
Car votre Passion se confond avec le lieu
Car quel que soit le lieu
« Dieu est plus proche de l'homme
Que sa veine jugulaire » [1]
Qui mieux que vous le savait ?

1. Le Coran - Sourate L - verset 16.

Mes frères de Tibhirine
Je pense à vous
Dix ans après le massacre
Quel pardon pouvons-nous vous demander
Vous qui avez pardonné par avance ?
Quels regards pouvons-nous échanger avec vos familles ?
Alors que nos visages sont caressés par votre bonté
Alors que nos cœurs sont apaisés par vos prières
Alors que nos pieds sont lavés par vos mains
Vous étiez les frères des gueux
Sous le regard rivé des barbouzes

Mes frères de Tibhirine
Je pense à vous
Mais comment penser aux fils de Caïn
Qui vous ont raptés
Dans la tranquillité de votre sommeil
Qui ont rapté le don de Dieu !
Ces fils de Caïn peuvent-ils se réclamer de nous ?
Peuvent-ils se réclamer des 114 sourates du Coran
Scandant l'amour
Scandant la clémence
Scandant la miséricorde de Dieu
La sacralité de la vie
La condamnation absolue du meurtre ?

Mes frères de Tibhirine
Au-delà de la terre algérienne
Où vos corps reposent
Au-delà de la Méditerranée
Berceau de l'humanité
Sur la petite colline d'Aiguebelle
D'autres musulmans semblables à ceux
Que vous avez aimés jusqu'à votre dernier souffle
D'autres musulmans semblables à ceux
Qui vous ont aimés jusqu'au bout du scandale
D'autres musulmans à la croisée des chemins
Se sont levés pour répondre à votre appel
Dans une communion fraternelle
Et dans la paix du soir endormi
Vous êtes debout face à l'autel au milieu de nous
Eclairant de vos sourires
Tout le chœur de l'Abbaye
Notre Dame. ●

L'Esprit serait-il à l'œuvre là où on ne l'attend pas ?

par Marie-Odile PONTIER

Marie-Odile, religieuse auxiliatrice, est coordinatrice des réseaux de la Communauté Mission de France.

Depuis un certain nombre d'années, je remarque que beaucoup de personnes issues du christianisme, dont des jeunes, se heurtent au langage de foi des Églises sans y voir de relation avec leur propre expérience et ont tendance à conclure qu'ils n'ont pas la foi. Je constate aussi que beaucoup de ces jeunes cherchent à inscrire leur vie dans une solidarité avec d'autres, que ce soit en France ou dans des pays plus lointains et, en particulier, avec des personnes exclues des avantages du système économique libéral. Cette aspiration à se rendre solidaires de plus pauvres qu'eux, ce qui est une forme d'exercice de la charité, donne à penser que l'Esprit de Dieu y est à l'œuvre. En

effet, comment ne pas penser que Dieu, à qui « rien n'est impossible » (Lc 1,37), se révèle, se rend présent aussi à travers les formes ambiguës d'incroyances et de foi de notre époque ?

Une perspective : rendre compte de la présence agissante de Dieu

Aller à la rencontre du tout-venant, c'est s'exposer à faire une expérience d'étrangeté par rapport à nos repères chrétiens. C'est aussi se situer dans le mouvement de Dieu qui, en Jésus Christ, franchit la distance qui le sépare de l'humanité, jusqu'à venir à la table des pécheurs. Cette manière de vivre la mission est fondée sur les Évangiles qui invitent à croire que le Christ nous précède là où nous allons à la rencontre des autres dans la pluralité des nations, et qu'Il s'y donne à voir[1]. Plutôt que de chercher à ramener nos contemporains sur des chemins théologiques qui leur sont étrangers, on peut donc penser que les mutations actuelles sont un appel à repérer ce que cela produit de nouveau et à se poser quelques questions : comment la manière de vivre et d'engager la capacité humaine à croire se transforme-t-elle ? Qu'est-ce que nous découvrons de la manière dont Dieu agit aujourd'hui ?

Pour avancer dans cette perspective, il y a à s'intéresser aux histoires humaines avec les événements de joie et de souffrance qui les constituent et qui ont sollicité les ressources de confiance et d'espérance des personnes. C'est le fait de raconter, de faire le récit de ce qu'on a vécu qui permet de mettre des mots et d'en faire l'interprétation. C'est aussi le propre de la démarche évangélique qui repose sur la capacité qu'ont eue de nombreuses communautés à interpréter les signes de la venue de Dieu dans leur histoire. Ce qui est vrai pour le monde biblique l'est aussi pour nous aujourd'hui. Si nous reconnaissons que Jésus-Christ est ressuscité, nous sommes invités à reconnaître la présence de son Esprit à l'œuvre dans le monde, à être témoin des effets de la présence du Ressuscité, comme le raconte le récit de pentecôte dans les Actes des Apôtres. Faire cela ne veut pas dire l'imposer à ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne. Faire cela, c'est se situer dans le sillage ouvert par Jésus et

1. Mt 28,7 : « *Il est ressuscité des morts, et voici qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez.* »

reconnaître avec émotion que la bonté sans mesure dont il témoigne est offerte à chacun, quel qu'il soit. C'est laisser Dieu être Dieu.

Invités à être témoins des signes de l'Esprit en chaque homme

A nous maintenant de nous lancer dans cette aventure interprétative, afin d'élargir l'espace de notre propre tente ! Je vous propose de nous mettre à l'écoute du récit d'une personne loin de la foi chrétienne qui a vécu un événement qui bouleverse sa vie : pourrons-nous y repérer des traces de la présence de l'Esprit-Saint ? Il s'agit du récit de Daniel, un homme qui « n'a jamais baigné dans la religion », qu'a recueilli un prêtre lors de la préparation au baptême de son bébé :

« Vous savez, pour nous, ce baptême est très important. Maria (sa femme) est roumaine, elle parlait déjà du baptême avant la naissance du petit. Sa famille va venir de là-bas. Ça va être un grand moment. Moi, au départ, je n'étais pas pour. Je ne suis pas baptisé. Je n'ai jamais baigné dans la religion. Et puis, jusqu'à présent, je menais une vie de célibataire, j'étais toujours en déplacement. Toute ma vie tournait autour de mon travail de commercial. Sans m'en rendre compte, je vivais de façon égoïste, avec des relations féminines fugitives. Ma vie était dominée par la consommation. Tout cela jusqu'à l'âge de 53 ans, où j'ai rencontré l'amour, avec Maria. Et puis, il y a eu la naissance de Nicolas. Ma vie a été bouleversée. Quand je regarde le visage de mon fils, je ressens des moments de grande joie, les larmes me montent aux yeux. Je ne comprends pas bien ce qui m'arrive. Je n'avais jamais connu cela. Et j'ai besoin d'entrer dans des églises pour remercier. Remercier qui ? Faut-il remercier la vie ? Ou Dieu ? Je ne sais pas trop. Mais quand je suis dans le silence d'une église, je découvre une sorte d'autre dimension de la vie. En fait, je vivais complètement à la surface de moi-même.[2] »

Qu'est-ce que ce récit nous dit de la nouveauté de ce qui advient pour Daniel ? Il est clair qu'il y a un avant le bouleversement dont il parle et un après. Avant, il menait une vie de célibataire centrée sur son travail professionnel, orientée vers la consommation et sans engagement dans

2. Dominique Fontaine, *La foi chrétienne racontée à mes amis athées*, Paris, Éd. de l'Atelier, p. 22.

des relations durables. La rencontre de Maria lui fait prendre conscience qu'il vivait jusqu'alors de façon égoïste, à la surface de lui-même. Ce qui lui arrive est nouveau et il ne comprend pas bien. Il n'avait jamais connu cette expérience : regarder son fils nouveau-né l'ouvre à la joie au point d'en avoir les larmes aux yeux, ce qui lui donne le désir de remercier, il ne sait pas qui : la vie ? Dieu ?

Cette nouveauté concerne aussi de manière déterminante la qualité de ses relations. Le bouleversement a lieu suite à la rencontre de l'amour avec Maria et de la naissance d'un enfant, Nicolas. C'est un bouleversement qui le surprend alors qu'il a 53 ans. En voyant le nouveau-né, le désir de sa femme que l'enfant soit baptisé devient alors aussi le sien alors qu'au départ il n'était pas pour. Et il considère comme un grand moment le fait que la famille de sa femme vienne de Roumanie pour le baptême du petit. Sa femme et son enfant jouent un rôle très fort de révélateur de dimensions de la vie jusqu'alors inconnues de lui.

Est-ce que ce bouleversement touche aussi ses capacités de foi en termes de confiance et d'ouverture de manière nouvelle ? On peut dire qu'il vivait centré et enfermé sur lui-même. La rencontre de l'amour d'une femme et de la naissance de son fils l'ouvre à des relations plus larges : il est prêt à accueillir la famille de sa femme, il accueille chez lui un prêtre à qui il confie son histoire. L'accueil de l'amour et de la naissance d'un nouvel être l'ouvre à la parole de manière nouvelle à la fois au niveau de la forme et du contenu : cela lui donne envie de parler, et c'est une parole de remerciement qui naît en lui. La question de qui remercier reste pour l'instant ouverte, car il ne connaît pas Dieu : il n'est pas baptisé et n'a jamais baigné dans la religion. La place nouvelle de la parole dit quelque chose d'un avenir qui s'est ouvert. Le fait de se laisser décentrer de soi et de laisser la vie le forer plus en profondeur ouvre Daniel à la joie et par là, à des relations qui engagent la confiance et la reconnaissance. À 53 ans, la vie commence de manière neuve pour lui et c'est sur la reconnaissance des bienfaits de l'amour qu'il s'appuie maintenant pour avancer. Ce qui intervient comme abruptement alors qu'il a déjà dépassé la moitié de son espérance de vie, est comme la découverte de ce qui est à l'origine de la vraie vie : le don de l'amour et de la vie à travers une

femme et un nouveau-né. Cette confiance et cette reconnaissance font partie de l'expérience élémentaire de la foi qui est essentielle et accessible à toute personne, qui est aussi le socle sur lequel peut s'inscrire la foi chrétienne.

Comment maintenant interpréter cet itinéraire de Daniel et y discerner l'œuvre de l'Esprit Saint ? Il nous faut pour cela nous tourner vers les Écritures et nous demander si l'itinéraire de Daniel nous fait penser à certains récits bibliques. C'est le récit de la rencontre de Jésus avec Zachée dans l'Évangile de Luc qui a retenu mon attention. Le voici :

« Entré dans Jéricho, Jésus traversait la ville. Survint un homme appelé Zachée ; c'était un chef des collecteurs d'impôts et il était riche. Il cherchait à voir Jésus, et il ne pouvait y parvenir à cause de la foule, parce qu'il était de petite taille. Il courut en avant et monta sur un sycomore afin de voir Jésus qui allait passer par là. Quand Jésus arriva à cet endroit, levant les yeux, il lui dit : « Zachée, descends vite : il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison. » Vite Zachée descendit et l'accueillit tout joyeux (avec joie). Voyant cela, tous murmuraient ; ils disaient : « C'est chez un pécheur qu'il est allé loger. » Mais Zachée, s'avançant (se tenant debout), dit au Seigneur : « Eh bien ! Seigneur, je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens et, si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple. » Alors Jésus dit à son propos : « Aujourd'hui, le salut est venu pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Lc 19,1-10).

Zachée est présenté comme un homme qui cherche à voir Jésus ; mais la foule fait obstacle. Il court alors en avant et monte sur un arbre afin de le voir quand il passera à côté de lui. Il ne cherche pas à l'appeler, à le rencontrer. Il cherche seulement à le voir. Quand Jésus arrive près de l'arbre, il prend le temps de regarder Zachée avant de lui parler, puis lui propose de le rencontrer en s'invitant chez lui. Jésus donne même une note d'urgence à cette rencontre en disant « descends vite ». Zachée obéit avec la célérité demandée et accueille Jésus avec joie. Dire oui, obéir à cette demande de quelqu'un qui désire le rencontrer fait naître la joie dans le cœur du chef des publicains. Il y a là un événement nouveau dans sa vie. Il accueille ce qui vient, et qui va bien au-delà de son désir premier.

La foule, en revanche, murmure. Selon elle, Zachée est un pécheur, un homme loin de Dieu. Comment un homme comme Jésus peut-il demander à être logé chez un païen, au risque d'être pris lui-même pour un pécheur ? Il se joue là une question importante d'identité : comment peut-on être un juste, comment être sauvé par Dieu si on fréquente des gens qui ne connaissent pas la Loi divine et vivent de manière impure ?

Jésus et Zachée semblent ne rien entendre de ce qui se dit là. Zachée se tourne vers Jésus et prend enfin la parole. Il y a d'abord l'expression d'une reconnaissance lorsqu'il appelle Jésus « Seigneur », c'est-à-dire un proche de Dieu. Et puis Zachée exprime le fruit d'une décision, d'un changement de vie quant à sa manière de gérer son argent : il dit sa volonté de partager avec les pauvres et de réparer les torts qu'il a pu faire à certains. Il ne s'agit pas d'une profession de foi religieuse. S'il y a profession de foi, c'est en des relations plus justes. La parole de Zachée fait faire à Jésus trois constatations. Premièrement, il s'est passé quelque chose de l'ordre du salut dans la maison de Zachée, c'est-à-dire pour Zachée et son entourage. Deuxièmement, Zachée s'est montré fils d'Abraham au même titre que les héritiers du titre que sont les juifs. Troisièmement, « le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ». Les paroles de Jésus sont révélatrices des enjeux profonds de cette rencontre :

- Du côté de l'être humain, il est révélé que la capacité d'accueillir la rencontre vraie de quelqu'un et de se laisser transformer par elle est source de salut pour lui et son entourage, et que cela met la personne dans la lignée d'Abraham, figure du premier des croyants.
- Du côté divin, il est révélé que si Dieu s'est fait homme jusqu'à se considérer en Jésus comme « le Fils de l'homme », c'est pour chercher et sauver tous ceux qui sont « perdus », qui ont perdu la source de confiance en une vie partageable, qui vont jusqu'à délaisser la foi élémentaire qui les habite.

L'acte de foi comme acte d'hospitalité

Ce récit de Zachée fait étonnamment écho au récit de Daniel. La joie éprouvée est la révélation de la présence divine au sein même de

l'histoire. Car c'est de l'Esprit qu'il est dit dans les Écritures qu'il est joie (Ga 5,22). La joie comme fruit de l'Esprit est un critère primordial dans la reconnaissance du don de Dieu. Ce que Jésus révèle à l'occasion de la rencontre avec Zachée, ne continue-t-il pas à le révéler pour des hommes comme Daniel ?

Le propre de toute hospitalité est d'accueillir quelqu'un et de le laisser partir. L'hospitalité de Jésus relève de l'Esprit. Elle est possible « grâce à son dessaisissement de soi face au tout-venant et à sa liberté créatrice[3] » et à sa foi que l'Esprit est à l'œuvre en tout être humain, quel qu'il soit. C'est une manière d'être au monde que Jésus a réellement livrée à travers l'histoire, faisant confiance à la créativité de ceux qui la reçoivent. Tout comme le Nazaréen respecte le cheminement complexe de ceux qui viennent à lui, il y a à se laisser étonner par la nouveauté toujours actuelle de l'œuvre de l'Esprit, celle-là même qui est manifestée dans les récits de vie.

Suivre cette trace oblige à mettre au travail ce que veut dire croire. L'acte de croire implique-t-il une vision particulière du monde ou bien laisse-t-il ouvert en principe différentes visions du monde, avec lesquelles il va élaborer une synthèse à la fois critique et originale ? Si nous cherchons une réponse du côté de la tradition, c'est la première hypothèse qui semble prévaloir, mais si l'on se tourne du côté des Évangiles et des Actes des Apôtres, nous voyons que ni comme Nazaréen, ni comme Ressuscité, le Christ n'impose une manière de vivre particulière. Ce sont les personnes elles-mêmes, dont la foi a été renouvelée, qui décident de changer leur façon de vivre. Elles sont habitées par la nouveauté d'un désir, celui de placer toutes leurs relations sous le signe de la confiance et de l'ouverture. Ainsi Zachée décide que son argent doit être partagé avec les autres, en particulier les plus pauvres. La rencontre de Jésus-Christ inspire donc une manière d'être en relation qui peut se vivre dans des organisations de vie très différentes.

Cette deuxième hypothèse se vérifie dans l'expérience de vie de nombreuses personnes et cela vient questionner l'ensemble des règles visant à définir l'identité chrétienne, établi depuis des siècles. C'est penser que l'identité chrétienne

3. Christoph Theobald, *Le christianisme comme style*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Cogitatio Fidei » n°260 (vol 1), 2007, p.187.

est capable d'assumer de l'intérieur d'elle-même et en toute liberté les conditions historiques – de plus en plus mobiles et plurielles – qui lui sont faites ou imposées de l'extérieur. Il s'agit de rechercher une cohérence entre le contenu de sa foi et la forme de vie qu'on mène. C'est donc de l'ordre d'un apprentissage, ce qui peut être éprouvé par les croyants comme une menace de mort de leur identité mais qui, en fait, les ouvre aux dimensions encore inconnues de celle-ci. Cet apprentissage passe par la découverte que le christianisme est une tradition particulière parmi d'autres, et qu'il est lui-même pluriel en son sein. Ainsi, un autre mode d'approche de l'identité chrétienne s'impose, capable de percevoir ce qui est de l'ordre d'un événement unique et ultime et à ce titre, véritablement neuf.

La présence de Dieu : don gratuit au cœur de l'existence

Si cette ouverture à l'autre peut donc être lue comme œuvre de Dieu, qu'est ce que cela dit de Dieu ? L'engagement de Dieu dans l'humanité ne se joue pas indépendamment du désir de chaque personne. Il ne peut être accueilli que dans une rencontre qui permet l'écoute et la réponse. C'est la justesse des relations qui permet aux personnes d'advenir à leur identité. Cela ne dit pas tout de l'action de l'Esprit, mais cela permet de penser que le salut en christianisme est déjà à l'œuvre dans l'histoire, c'est-à-dire dans le présent de la vie de toute personne. Ce salut n'est pas lié à la manière dont la foi de la personne se rattache à une religion. C'est un salut donné gratuitement, signe de la vie en surabondance que Dieu ne cesse de donner aux bons comme aux méchants (Mt 5,45).

Croire que l'Esprit travaille dans le monde, à la mesure d'une prodigalité inépuisable, c'est s'engager à sa suite dans un travail de discernement qui fait entrer dans la joie et l'action de grâce d'être témoin de l'œuvre de Dieu en ceux que nous rencontrons. C'est un travail à la hauteur d'humilité du service du lavement des pieds, auquel Jésus invite à sa suite tous ceux et celles qui le reconnaissent comme Maître et Seigneur. ■

Une sainteté qui se laisse surprendre

Échange biblique entre Bernard GALLIÈRE, jésuite et Marie-Odile PONTIER

Bernard Gallière est jésuite, accompagnateur spirituel et familier de la Bible par la pratique des exercices spirituels d'Ignace de Loyola.

Bernard : À Cana en Galilée (Jn 2,1-12), Jésus ne s'attendait pas à faire quelque chose. Il était invité à la noce et il a répondu à l'invitation, simplement. Marie, elle aussi invitée, voit qu'il n'y a plus de vin et que c'est un événement qui met en difficulté leurs hôtes. Elle le dit à Jésus : « *Ils n'ont pas de vin.* » Lui répond : « *Que me veux-tu femme ? Mon heure n'est pas encore arrivée.* »

Marie-Odile : Peut-on dire qu'il est surpris par la constatation de sa mère ?

Bernard : Cela va en fait au-delà de la surprise : ce n'est pas le moment selon lui, il ne pense pas devoir tenir compte de ce qui se passe, de ce manque de vin. Marie ne se laisse pas arrêter par

la réponse de Jésus et fait ce que sa confiance en Jésus lui suggère. Elle dit aux serviteurs : « *Tout ce qu'il vous dira, faites-le.* »

Marie-Odile : C'est cette parole de Marie, sa confiance qui semble pousser finalement Jésus à prononcer des paroles qui vont permettre que non seulement la noce ne manque pas de vin, mais que ce vin soit encore meilleur que le précédent. Ce premier signe de la vie publique de Jésus dans l'Évangile de Jean est provoqué par sa mère, Marie.

Bernard : Quand Dieu intervient, cela déborde, cela dépasse même ce qu'on espère. On n'est pas dans les « gagne-petits ». Le vin est excellent et donné en abondance. L'abondance est un des signes de Dieu. Il y a une qualité du don, une pureté, car c'est la vie elle-même qui est donnée. Cela fait penser aux enfants en lesquels la vie jaillit, rebondit sans cesse, déborde de partout.

Marie-Odile : Jésus semble ne pas prévoir. Il vit le moment présent.

Bernard : Oui et c'est ce qui semble aussi se passer lors de son baptême dans le chapitre trois de l'Évangile selon Matthieu. Le baptême de Jésus se passe après l'appel de Jean à la conversion et son annonce d'un baptême dans l'Esprit-Saint et le feu : « *Alors Jésus arrive de la Galilée au Jourdain, vers Jean, pour être baptisé par lui.* » C'est comme si Jésus répondait à l'appel de Jean, qu'il entendait cet appel pour lui alors qu'il est sans péché. Depuis trente ans, il vivait à Nazareth la vie de tout le monde, personne ne devinant qui il est, aucune de ses manières de faire ne laissant entendre qu'il est d'une manière particulière fils de Dieu. Jésus reconnaît dans l'appel à la conversion de Jean une proposition pour lui et se fait baptiser. Et cela l'engage à une nouvelle façon de vivre avec un passage par le désert. Il n'y a donc pas un plan préétabli, il résonne à certaines paroles et c'est cela qui le met en mouvement. Je dirais qu'il reconnaît dans certaines paroles la voix du Père lui-même.

Marie-Odile : Cela me fait penser à la rencontre de Jésus avec une cananéenne (Mt 15,21-28) : Jésus d'abord ne répond pas aux cris de la femme qui vient demander sa pitié pour sa fille malmenée par un démon. Les disciples, ennuyés par les cris, interviennent alors pour supplier Jésus de lui répondre favorablement. Jésus prend alors la parole pour dire qu'il ne croit pas que c'est de son ressort : « *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis*

perdues de la maison d'Israël. » et « *Il ne sied pas de prendre le pain des enfants et de le donner aux petits chiens.* ». Sa "résistance" pousse la femme dans ses derniers retranchements. Elle va jusqu'à dire qu'elle croit que de simples miettes peuvent suffire à redonner vie à sa fille, si ces miettes viennent de Jésus. Jésus reconnaît alors la force de sa foi et dit « *qu'il advienne selon ton désir* ». Dans la foi manifestée par cette femme, aurait-il aussi reconnu la voix de son Père ?

Bernard : Je le crois. On retrouve cette même foi chez le centurion romain dont le serviteur est malade et qui croit que Jésus peut agir à distance, qu'il n'a pas besoin de se déplacer chez lui qui est païen (Mt 8,5-13). Et Jésus en conclut : « *Beaucoup viendront du levant au couchant prendre place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le Royaume des cieux.* »

Marie-Odile : Jésus semble ne pas mettre de conditions religieuses à son action bienfaisante. Il y a une gratuité, une compassion qui sont premières.

Bernard : Oui et c'est à mettre en rapport avec la parabole dite du Jugement dernier en Matthieu 25,31-46. Toute l'humanité est là. Il y a ceux à droite et ceux à gauche. Cette parabole nous dit qu'il y aura vraiment des surprises… Le critère principal du jugement est d'avoir prêté attention à l'autre. On retrouve cela dans la parabole du bon samaritain (Lc 10,29-37) : le lévite et le prêtre sont ligotés par les règles qu'ils ont apprises. Le samaritain ne se pose pas de question, il voit un homme en train de mourir et se dit qu'il ne peut pas le laisser comme cela ! Pour les autres, le respect de la règle passe avant la vie d'un homme. Or c'est le samaritain qui est dans l'esprit du premier Testament qui insiste pour dire que ce qui est premier, c'est la miséricorde : « *On t'a fait savoir, homme, ce qui est bien, ce que le Seigneur réclame de toi : rien d'autre que d'accomplir la justice, d'aimer la bonté et de marcher humblement avec ton Dieu.* » (Michée 6,8)

Marie-Odile : Mais de quel ordre est la foi de ces gens que la religion juive qualifie de païens, de gens peu recommandables ?

Bernard : Les païens ne sont pas gênés par les discours de l'institution. Ce qu'ils voient en Jésus, c'est quelqu'un qui accueille les exclus et qui guérit, quelqu'un qui partage leur repas en passant outre l'interdit religieux. Ils ne s'occupent pas de savoir qui il est ni d'où il vient, ils

crient vers lui « *viens à mon secours* ». Ils croient que Jésus peut donner, ou redonner la vie. C'est cela qui est premier. De leur côté, les scribes et les pharisiens sont gênés à cause des Écritures qu'ils connaissent trop bien sous l'angle du permis et du défendu. L'Écriture les pousse alors à l'indignation devant celui qui se permet d'être libre par rapport à ce qui est écrit : « *Il mange avec les pécheurs !* »

Marie-Odile : En fait, Jésus ne cesse de créer de la surprise, une surprise qui provoque les uns à l'émerveillement, les autres à l'indignation... Cela me fait penser à l'épisode de son retour à Nazareth : tous sont choqués à son sujet car ils n'arrivent pas à dépasser ce qu'ils savent de lui et de sa famille (Mc 6,1-6) : « *Il était pour eux une occasion de chute… Et il s'étonnait de ce qu'ils ne croyaient pas.* » Pour beaucoup de païens, il est une occasion de salut et pour certains juifs, une occasion de scandale et de chute…

Bernard : C'est le rapport à la loi qui est là. Jésus nous rappelle que la loi est nécessaire pour aider la vie, et donc qu'il est tout autant nécessaire de prendre de la distance par rapport à la loi quand elle ne sert pas la vie. Pour essayer de s'expliquer, il prend en exemple l'épisode où David, poursuivi par les hommes de Saül, a pris la liberté de manger avec ses compagnons les pains normalement consacrés au Temple parce qu'ils n'avaient pas de nourriture. Il redit le sens de toute loi avec cette remarque : « *Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat.* » (Mc 2,23-28). Pour nous, agir selon la loi peut être l'occasion de ne pas se poser de questions, croyant savoir ce qu'il faut faire. Jésus dit non : la loi ne suffit pas, au point que parfois il vaut mieux ne pas la suivre. Trop souvent prime l'observation de la règle dans sa forme plus que dans son fond. Chercher à avoir la conscience tranquille peut même être en contradiction avec le fait d'agir selon sa conscience.

Marie-Odile : Ce qui est étonnant, c'est que rien ne peut arrêter ceux qui croient en la vie qui vient de Jésus, ni les critiques, ni la foule hostile, ni les scribes.

Bernard : La foi est partout. Là où elle n'est pas, la vie est infernale car les gens vivent dans la méfiance de leurs prochains. La foi se découvre dans les situations les plus ordinaires de la vie. Qui d'entre nous croit que son boulanger peut mettre quelque chose de mauvais dans le pain qu'il vend ? C'est bien le contraire qui se vit. Tout le monde

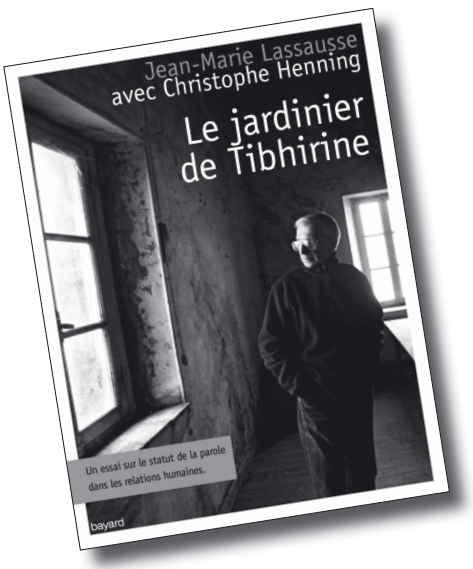
croit que son boulanger fait du bon pain pour la satisfaction de sa clientèle. Cette confiance ordinaire faite au boulanger, c'est un miracle. Ce qui est dommage, c'est la difficulté à reconnaître ce miracle ordinaire sous le prétexte que c'est normal qu'un boulanger fasse du bon pain. Quand au chapitre six de l'Évangile de Matthieu Jésus invite à ne s'inquiéter de rien, c'est qu'il voit partout et au présent l'action du Père. Il est étonné que les hommes ne reconnaissent pas cette bonté qui est à l'œuvre comme l'air que l'on respire. On a beaucoup de mal à reconnaître, à croire en la vie donnée et redonnée sans cesse. On trouve facilement que tout ce que nous avons, tout ce qui nous est donné, c'est de l'ordre du normal.

Marie-Odile : Mais l'étonnant pour nous, c'est que Jésus ne condamne pas ceux qui ne le voient pas, ceux qui ne reconnaissent pas cette bonté inépuisable qui est toujours à l'œuvre.

Bernard : En effet, sa réponse c'est sa passion pour tous. Dans la passion qu'il va connaître jusqu'à la crucifixion, c'est le pardon qui est signifié, le non-jugement de Dieu à notre égard : « *Père pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font.* » (Lc 23,34). On a la capacité de s'opposer à Dieu, de ne pas accepter son pardon, mais c'est l'homme qui se détruit lui-même quand il entre dans la violence. Dieu ne retient aucune de nos violences : « *Ils ne savent pas ce qu'ils font.* » Quand on comprend que c'est l'amour qui l'emporte, que le pardon ne condamne pas, on est dans la confusion : on voit ce qu'on ne voyait pas. La sainteté c'est de voir les choses telles qu'elles sont, avec le regard de Dieu, un regard droit, pur. Et pour ceux qui ne nomment pas Dieu, ce sera pour plus tard, ce sera la surprise décrite en Matthieu 25 : « *"Seigneur, quand est-ce que nous t'avons vu...? Tu avais donc faim, et nous t'avons nourri ? Tu avais soif, et nous t'avons donné à boire ? Tu étais un étranger, et nous t'avons accueilli ? Tu étais nu, et nous t'avons habillé ? Tu étais malade ou en prison... Quand nous est-il arrivé de venir te voir ?" Et le Roi leur répondra : "Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait."* » (Mt 25,37-40). Ils comprendront enfin la réponse donnée et ils se réjouiront. Dieu donne en s'effaçant, il ne s'impose pas. ■

Le jardinier de Tibhirine

Jean-Marie LASSAUSSE avec Christophe HENNING
Bayard, 18 €



« *Ce n'est pas au ciel, ce n'est pas ailleurs que je suis appelé à être témoin de l'Évangile et de l'amour de Dieu. C'est ici, aujourd'hui, sur la terre de Tibhirine.* »
Jean-Marie Lassausse, prêtre de la Mission de France, a passé de nombreuses années en Afrique. Depuis 2001, il a la responsabilité des terres de Tibhirine, terme qui signifie jardin en berbère. Son témoignage simple, profond, est en faveur d'une "Église de la rencontre". Son expérience, ses voyages en "terre des autres" peuvent, selon lui, aider à comprendre l'urgence d'une pastorale de la rencontre. L'auteur qui "modestement, participe à leur promesse de rester", revient dans ce livre sur l'héritage de la communauté de Notre-Dame de l'Atlas.

La sainteté de Dieu inachevé

par Jacques LECLERC

Prêtre de la Mission de France, de l'équipe de Troyes, Jacques est agronome et travaille en Chine.

Pour écrire ces lignes, je ne me suis pas retiré dans la retraite solitaire d'une abbaye. Je suis sorti dans les rues de Pékin, je suis allé à l'Expo universelle de Shanghai, j'ai écouté notre vieux frère Jean, visionnaire de la sainteté qui est en Chine, j'ai interrogé Françoise qui m'a longuement raconté les "glaneurs" de la grâce de Dieu, comme Ruth la Moabite dans le champ de Booz, ou comme la Cananéenne de Marc 7, figures de la sainteté païenne. Elle m'a aussi parlé des jeunes femmes Miao de "Couleurs de Chine", dans ces provinces du sud de la Chine qu'elle vient de quitter après vingt années passées. Nous avons évoqué le docteur Gao Yaojie, femme médecin des paysans

chinois sidéens et récemment au Japon, je me suis mis devant le visage de la Pietà d'Hiroshima…

Voici mes litanies de sainteté !

Pietà d'Hiroshima
Musée du Mémorial pour la Paix à Hiroshima

Sortir avec Jésus et entrer dans les maisons de sainteté

Témoignant comment il lui a été donné de devenir chrétien, Dominique, frère d'équipe, dit que sa grand-mère, institutrice laïque et athée, a été pour lui « une figure de vie évangélique »… Il faut bien partir de là, de l'Évangile, pour rendre compte de la grâce qui m'est faite de contempler la sainteté dans des vies dont les chemins ne croisent pas ceux de l'Église de Jésus Christ. Il me faut donc vivre "à la Jésus" pour que la "sainteté païenne" me touche.

"Contempler" c'est déjà "habiter avec"… C'est sûr que ce n'est pas dans Jéricho que Jésus aurait pu rencontrer l'aveugle Bartimée, lui qui habitait hors les murs de la ville. Ce n'est pas en Galilée qu'il aurait rencontré la Syro-phénicienne mais en allant dans son pays, Tyr. C'est en allant à la maison du Centurion qu'il a admiré une confiance en Dieu qu'il n'avait pas rencontrée, même chez les Juifs. Ce n'est ni à Jérusalem ni à Jéricho, mais en marchant sur la route commune que la sainteté du Samaritain s'est donnée à voir.

C'est à Pékin, dans la maison que les Chinois lui avaient attribuée, qu'au 17e siècle le Jésuite italien Matteo Ricci a reçu son nom chinois, 利玛窦 Li Madou, et a aventuré la prière de l'Église jusqu'aux autels de la sainteté qui est en Chine. Il l'a fait avec une telle vérité que l'Église, au lieu d'en être éblouie, s'en est aveuglée et a écarté cette "sainteté non canonique" dont Ricci témoignait depuis la Chine (Querelle des rites).

Aujourd'hui encore, en Chine comme jadis à Tyr ou en Samarie, le lieu où je vis, la maison que j'habite, la route que j'emprunte, la langue que je parle, tout cela m'ouvre à la rencontre de figures d'humanité qui, comme Moïse, « *ne savent pas que la peau de leur visage rayonne parce qu'ils ont parlé avec Dieu* » (Ex 34,29). Tout homme qui donne de sa vie pour ceux qu'il aime "parle avec Dieu".

À 91 ans, et près de quarante ans dans la maison chinoise, notre "grand frère" ne cesse d'appeler l'Église à « trouver dans ces masses humaines celles et ceux qui répondent totalement aux exigences de leur conscience, sans aucun adjuvant religieux. Ils sont des saints. Ils sont l'espérance du Christ ».

Hors de l'histoire, pas de sainteté !

L'homme est l'espérance du Christ, il est la demeure de l'Esprit, demeure de Dieu fait homme. L'homme est en partage entre les nations, les cultures et les civilisations. Partons de lui ! Partir de l'homme c'est être dans l'histoire. On ne peut pas confisquer la sainteté en la parquant dans un périmètre exclusivement croyant ou ecclésial, parce qu'on ne peut pas renvoyer dos à dos l'homme et le croyant, l'humain et le religieux, l'humain et le spirituel. Ce serait un aveu de paresse, d'orgueil, de misanthropie, d'incroyable suffisance ou de sotte naïveté ecclésiale.

Pour la pensée chinoise, la permanence de l'homme et des formes sociales ne réside pas dans une surnature, ni dans des monuments mais dans l'homme. L'homme ne survit que dans l'homme. La pérennité chinoise n'habite pas les pierres ou les statues mais les gens. Elle se réalise dans la fluidité des générations qui se succèdent. L'histoire de la Chine ouvre à un passé de l'esprit. Les monuments de ce passé sont des moments de l'expérience humaine. Là est la sainteté qui demeure en Chine.

Il y a quelques années j'ai eu le privilège et l'émotion d'une longue rencontre en tête à tête avec un vieil évêque Chinois qui a tout traversé depuis sa naissance à l'aube de la "Nouvelle Chine" dans les années 1910 jusqu'à aujourd'hui… ; regardant cet homme au regard tellement amical et attentif et l'écoutant, je me suis pris à penser

que me racontant l'histoire de son pays, de la longue marche de son peuple, de la longue peine de son Église… il me racontait en fait aussi une part d'histoire sainte, une histoire qui est en train de devenir une histoire commune à tous, d'est en ouest. Son récit n'oublie pas les meurtrissures mais ne s'y attarde pas. C'est un récit d'avenir, fait de confiance, d'intelligence, de respect et d'humour… de ces paroles qui fondent la paix quand elles sont offertes aux générations nouvelles. Récit de sainteté parce que récit d'espérance.

Je me souviens aussi d'un collègue chinois très proche, qui m'a dit plusieurs fois « se tenir à distance des religions qui ne font que diviser les gens dans les guerres ». À un moment où je n'allais pas bien du tout du côté de mon boulot et de la solitude… un soir, j'ai sonné chez lui. Il a changé son programme de soirée pour moi, pour m'écouter, pour marcher ensemble un grand moment. En revenant seul à la maison tard dans la soirée, disant le Cantique de Siméon comme chaque soir, « *Maintenant Seigneur, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix… car mes yeux ont vu le salut que tu préparais à la face des peuples…* », j'ai compris que je venais de voir le salut que le Seigneur préparait, dans l'accueil de cet homme qui, c'est bien vrai, m'avait guéri sans appartenir au groupe des disciples mais au peuple des saints… !

La Chine m'invite à dire que le clivage majeur que révèle le monde actuel ne semble pas être entre celui qui croit et celui qui ne croit pas, mais entre celui, croyant ou incroyant, qui reste dans l'histoire et celui qui n'y reste pas[1]. Dans l'histoire et seulement en elle se déploie l'amour du prochain, la "sainteté horizontale" de Matthieu 25 et de tant de livres de la sagesse des peuples. C'est la sainteté de l'être frère, celle qu'on reconnaît dans le courage de se lever pour la justice ou la vérité. L'agronome que je suis a appris en Chine que la sainteté ne poussait que dans l'histoire, jamais hors-sol !

1. Les paroles de Charles Péguy à ce propos sont toujours aussi cinglantes aujourd'hui alors que les sectes se développent. « *… parce qu'ils n'ont pas le courage d'être du monde, ils croient qu'ils sont de Dieu… parce qu'ils ne sont pas de l'homme, ils croient qu'ils sont de Dieu. Parce qu'ils n'aiment personne, ils croient qu'ils aiment Dieu.* » – Œuvres en prose, 1904 – 1914, p 1444.

Rendre grâce pour la sainteté inachevée de Dieu

À la suite de Jésus, en Église, il y existe bien une "vocation de l'inachevé" en réponse à l'amour et à l'appel de "Dieu inachevé". « Rendre grâce au Ciel pour les merveilles cachées au sein des masses, avant l'annonce de l'Évangile » me disait notre ancien en Chine. En Église, "les ministres de l'inachevé" ont la charge de veiller à ce que le champ de la grâce de Dieu, champ de sainteté, soit laissé au glanage de tous (Ruth 2).

Ici en Chine, j'essaye de vivre cette vocation de l'inachevé. C'est peut-être cela que le Père Augros, premier supérieur du séminaire de la Mission de France, appelait le "ministère de l'inquiétude". On peut aussi entendre dans ce sens Etty Hillesum quand elle disait à Dieu : « je vais t'aider ».

Un soir, dans l'attention pour la sainteté qui est en Chine, m'est venue cette prière :

Père, je te rends grâce pour ce que tu as révélé de ton amour
et ce que tu me donnes de connaître de toi.
Mais je te rends grâce surtout pour ce que je ne connais pas de toi
et qui reste dans le mystère de ton amour des lointains.

Il y a quelques années, nos sœurs carmélites de Mazille avaient invité à recevoir avec elles les reliques de Sainte Thérèse lors de leur étape au Carmel. Depuis la Chine, j'avais fait écho à cet événement en écrivant cette "Préface" eucharistique :

Dieu vivant,
sois béni pour la sainteté qui demeure.
Tu es tellement présent dans ta création
que tout est ou peut devenir relique de ta Sainteté.

Oui, tu restes dans la beauté des choses et des êtres,
dans l'intelligence de l'univers
et dans les liens que tissent les hommes.
Oui, nous connaissons tes demeures dans l'histoire des peuples ;
alliances, révélations et prophéties,
Écritures saintes et textes sacrés,
sacrements et communion des croyants.
Oui, nous te contemplons dans les visages transfigurés des saints.
Mais surtout nous nous tenons sur le seuil du Mystère
lorsque ta présence est retirement,
lorsque ta puissance s'accomplit dans l'effacement,
dans le silence de ton Nom.
Alors les litanies de sainteté chantent les noms de l'homme,
l'homme fraternel, le juste, l'homme droit,
l'homme de la sagesse et celui de la douceur,
chercheur de vérité, combattant du droit de l'homme,
créateur de la beauté…
C'est souvent très au loin des religions,
dans la non-connaissance, le doute ou la nuit de la foi,
que l'homme s'accomplit en humanité,
et que se donne à contempler la Sainteté.
Nous chantons la vie de l'homme, demeure de la Sainteté.
Nous te chantons, Dieu en l'homme, relique de ta Sainteté.
Toi qui es Saint, Saint, encore et toujours Saint ! ■

Christian DUQUOC

Je crois en l'Église*

Précarité institutionnelle et Règne de Dieu

Dominicain, Christian Duquoc (1926 - 2008) a été longtemps professeur à la faculté de théologie de l'université catholique de Lyon et directeur de la revue "Lumière et Vie".

Ce théologien était très sensible à l'écart qui se manifeste entre la proposition évangélique et la manière dont l'Église en témoigne. Il pensait que l'Église a trop souvent un discours idéaliste par rapport aux problèmes concrets des personnes et des sociétés. L'enjeu, selon lui, est que l'Église comme institution puisse reconnaître ses propres ambiguïtés qui sont liées à son inscription dans l'histoire, au lieu de penser que sa sainteté la rend forcément pure. Sa sainteté dépend d'un

* Nous remercions les Éditions du Cerf qui nous ont aimablement autorisés à reproduire ce large extrait du livre de Christian Duquoc, *Je crois en Dieu, Précarité institutionnelle et Règne de Dieu* © Éditions du Cerf, Paris, 1999.

Autre, pas d'elle-même. C'est en assumant ses propres fragilités et leurs conséquences sociales qu'elle pourrait témoigner le mieux de Celui qui a choisi d'aimer tout homme dans l'ordinaire des jours. Ses ambiguïtés ne seraient-elles pas assumées par la discrétion même de Dieu ?

La discrétion de Dieu décrit son mode d'implication dans l'histoire humaine. Si « les cieux chantent la gloire de Dieu », notre histoire l'occulte. La Promesse renvoie l'institution à ses limites humaines, malgré la force de la Parole attestée et du don de l'Esprit confessé. Aussi s'harmonise-t-elle à la manière divine de se manifester dans le monde. De celle-ci, en foi chrétienne, Jésus est l'indice. Il est reconnu divin dans un mode d'être si humain que ses faits, gestes et paroles n'échappent pas à l'ambiguïté de sens qui marque toute destinée humaine. Même la trace empiriquement saisissable de la foi pascale, le tombeau vide, ne contraint pas à faire crédit aux témoignages des apôtres affirmant sur la base des apparitions que le Crucifié est vivant. Leur faire crédit prolonge la confiance qui fut accordée à Jésus lors de son parcours terrestre. Plus radicalement encore, ce mode divin de présence qui suscita de multiples conflits n'en écarta aucunement les conséquences désastreuses. Le terme « discrétion » est cependant plus adapté à ce mode d'implication que celui de retrait : il ne laisse pas sans indice d'une présence active.

La « kénose » en effet est souvent mal interprétée : on la tient pour éliminer toute trace de l'insertion du divin en ce monde. Pour preuve, on rappellera que l'évangile de Marc qui fait débuter la carrière de Jésus avec l'annonce du Règne de Dieu, atteste que la vie du futur prophète en son milieu familial et artisanal ne produisit aucun signe qui permît une lecture brisant la clôture du monde quotidien. Ce mutisme d'une grande partie de la vie de Jésus ne relève de la « kénose » que sur la base de la foi en sa personnalité transcendante : on estime que rien de ce qu'il est originairement ne se donne à voir. Tout se passe comme si sa vérité personnelle était écartée de telle manière que ses gestes et paroles n'éveillassent aucun soupçon sur sa véritable identité : « N'est-ce point là le fils du charpentier ? » Il parut outrecuidant à ses compatriotes qu'un homme qui mena si longtemps parmi eux une vie banale fût prophète. Il eût fallu

qu'il donnât des signes. La « vie cachée » – puisque longtemps cette expression servit à désigner ce temps sans relief – ne relève pas tant de la discrétion de Dieu que de son effacement : aucune parole n'interprète la situation nouvelle créée par la venue dans la chair du Fils de Dieu. Ce n'est qu'avec l'annonce du Règne que la monotonie du quotidien éclate. Les cieux se sont ouverts au baptême de Jésus : la clôture qui emprisonnait le prophète dans la trame particulière et sans limites des « travaux et des jours » a été brisée ; la parole qu'il proclame fait chavirer le monde dans une entreprise qui dépasse les intérêts modestes d'un village. [...]

Des signes, selon les évangélistes, sont donnés de cette brisure : les guérisons, les exorcismes, les conversions, etc. Mais ces signes sont suffisamment parcimonieux, pour qu'en éveillant l'attention à la nouveauté, ils n'imposent pas le monde qui naît comme une évidence. Ils laissent dans l'indécision parce qu'ils reçoivent du prophète des interprétations qui ne concordent pas avec les attentes. La discrétion de Dieu consiste en cet acte de courtoisie qui manifeste suffisamment un projet sans le dévoiler d'une manière telle que son insolence évincerait la nécessité de faire crédit ou foi à la Promesse du prophète. Le Règne annoncé se tient comme en retrait, même s'il donne des signes perceptibles de sa venue ; ceux-ci suscitent la rumeur d'un changement de destin du monde ; ils ne l'accomplissent pas. La discrétion relève de l'entre-deux en lequel se tient le prophète, sollicitant la foi par des signes, actes ou paroles, mais ses dires s'écartent suffisamment du « croyable alors disponible » pour éveiller des soupçons ou des oppositions. Le mouvement de conversion s'adosse à l'ambiguïté de l'entrée mondaine du prophète. Sa fin tragique conduit à son terme l'ambivalence interprétative de son discours dès lors qu'on fait usage de critères autres que sa propre Parole.

Ce qui s'applique à Jésus, la discrétion divine de son action, affecte l'institution ecclésiale à un degré différent et en une ambiguïté plus forte. L'institution a pour tâche de favoriser la libération, par sa symbolique, sa parole et sa pratique, de ce qui dans l'être humain est capable d'écouter l'Esprit. Cette libération, elle ne la produit pas, car arracher à la gangue du mal qui étouffe le sujet et lui interdit l'avenir est un acte de l'Esprit. L'institution interprète ce que ce dernier opère ; elle veille par sa compréhension et compassion à l'éclosion d'un sujet qui soit debout devant Dieu. Mais l'institution, de par sa logique

organisationnelle et administrative, freine la dynamique de sa propre tâche en voulant maîtriser le devenir humain de telle sorte que tout croyant devienne le serviteur de ses intérêts immédiats ; l'institution poursuit un but collectif qui oublie le sujet individuel du Règne ; elle se comporte pratiquement comme si elle abolissait en elle l'écart avec la réalisation de la Promesse. [...]

Cette façon d'agir, toujours séduisante, s'écarte du mouvement amorcé par Jésus, bien qu'il semble naturel à une institution de proclamer son identité en rendant publique sa tâche. Pourtant, en assumant sa précarité, son ambiguïté et leurs conséquences sociales, l'Église visible entre dans l'espace ouvert par le mode d'apparaître de Dieu en Jésus le Christ, discret. ■ (pp 286-289)

« Les institutions de droit, profanes et religieuses, ne sont que des indices potentiels du Règne advenant. Elles ne sont pas rien. Elles sont nécessaires, mais luttent contre le mal davantage par la force de la sanction que par la séduction du bien, tant les pulsions et les passions maîtrisent souvent l'exercice individuel et collectif de la raison. Elles sont donc des repères à la fois précaires et précieux de ce qui devrait s'établir pour que la société ne sacrifie pas aux multiples formes de violence et d'exploitation. Elles sont d'autant plus fragiles que, manipulées malgré la justesse des lois, par les avidités multiples, elles peuvent elles-mêmes travailler à générer la violence plus qu'à la contenir. Aussi appellent-elles à une résistance interne pour qu'elles ne deviennent pas des formes hypocrites de l'exploitation ou des bureaucraties froides. Les résistants sont les justes dès lors que l'établissement de la justice pour chacun et le respect de tout être humain passent avant leurs intérêts personnels : ils ouvrent une clairière et rendent présent le Règne. C'est par l'excès de la justice des justes que le Règne se donne déjà à contempler. » ■ (pp 275-276)

Les "saints" païens ou les "Justes"

présenté par
Jean-Marie PLOUX

Non pas au début de son histoire mais dans des siècles passés, l'Église catholique a considéré que seuls ceux qui lui appartenaient seraient sauvés. En témoigne par exemple ce texte du Concile de Florence (1442) : « *L'Église croit fermement, professe et prêche qu'aucun de ceux qui se trouvent en dehors de l'Église catholique, non seulement païens mais encore juifs ou hérétiques et schismatiques, ne peuvent devenir participants à la vie éternelle, mais iront dans le feu éternel qui est préparé par le diable et ses anges, à moins qu'avant la fin de leur vie ils ne lui aient été agrégés* ». (DZ 1351) Paul VI, Vatican II et Jean-Paul II ont changé la perspective. Jean Paul II, au § 28 de son encyclique sur la mission écrit : « *Le Concile Vatican II rappelle l'œuvre de l'Esprit dans le cœur de tout homme, par les "semences du Verbe", dans les actions même religieuses, dans les efforts de l'activité humaine qui tendent vers la vérité, vers le bien, vers Dieu.* (A.G., n. 3. 11. 15 ; G.S. n. 10-11. 22. 26. 38. 41. 92-93) *L'Esprit offre à l'homme "lumière et forces pour lui permettre de répondre à sa très haute vocation"; par l'Esprit, "l'homme parvient, dans la foi, à contempler et à goûter le mystère de la volonté divine" ; et "nous devons tenir que l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît,*

la possibilité d'être associés au Mystère Pascal". (G.S., n. 10. 15. 22)

Découvrir avec joie et respect les semences du Verbe qui sont cachées chez les autres (Ad Gentes § 11), c'est reconnaître dans ces hommes et ces femmes dont l'existence rayonne d'humanité et qui ont donné leur vie pour leurs frères, des Justes que l'on n'appellera pas des saints pour ne pas les récupérer hâtivement, mais qui font assurément partie de la Communion des Saints. Sur ce chemin de la reconnaissance des autres, nous avons été précédés sur le terrain par des pionniers comme Louis Massignon (en terre d'islam), Jules Monchanin et Dom le Saux (en Inde), bien d'autres encore. Sur le plan théologique, un homme a joué un grand rôle pour desserrer l'étau d'une théologie fermée, c'est le jésuite Jean Daniélou (1905-1974). Spécialiste des pères grecs d'inspiration néoplatonicienne, il est, en 1942, avec de Lubac, à l'origine de la prestigieuse collection "Sources chrétiennes" qui publie les textes du patrimoine chrétien (les Pères de l'Église). Il participe à la revue Dieu Vivant (1945-1956) et aux Études (1944-1969). De 1962 à 1965, il est expert au Concile, sera créé cardinal par Paul VI en 1969. D'une œuvre colossale, nous retenons ici le rôle d'animateur que Jean Daniélou a joué dans le Cercle Saint Jean Baptiste[1] fondé en 1944 avec Marie Le Roy Ladurie (devenue chez les soeurs auxiliatrices Mère Marie de l'Assomption). Ce Cercle, bien avant le Concile et encore après, a été un lieu d'ouverture aux cultures et aux religions, d'échanges et de réflexion inestimable. Marie-Josèphe Rondeau le décrit ainsi : « *Le Cercle, dans la ligne de Monchanin, d'un Massignon, estimait que c'était dans leurs formes les plus hautes, chez leurs spirituels et leurs mystiques, que les religions révélaient le plus*

1. À lire : Françoise Jacquin, *Histoire du cercle saint Jean Baptiste, l'enseignement du Père Daniélou,* Beauchesne, 1987

vrai d'elles-mêmes. C'était à ce niveau qu'il fallait principalement chercher à les saisir. Là pouvait se nouer le dialogue le plus authentique et le plus décisif avec le christianisme. »
C'est dans cette mouvance que Jean Daniélou écrivit, aux éditions du Seuil, trois petits livres remarquables : *Le mystère du salut des nations*, 1945 ; *Le mystère de l'Avent*, 1948 ; et *Les saints païens de l'Ancien Testament*, 1956.

La figure première et emblématique de ces "saints" de tous les temps est celle d'Abel, qui relève de ce que Daniélou appelle la religion cosmique consacrée par l'Alliance avec Noé.

Abel

« La liturgie chrétienne donne à Abel une place éminente. La prière pour la recommandation de l'âme invoque "saint Abel". La liturgie irlandaise célèbre sa fête le 22 avril, la liturgie copte le 28 décembre, la liturgie romaine le 30 juillet. Sa tombe est vénérée à Damas. Mais surtout la liturgie romaine fait mention de son sacrifice au canon de la messe, avant celle des sacrifices d'Abraham et de Melchisédech, et n'hésite pas à y voir la première préfiguration de l'Eucharistie. Elle demande en effet au Père d'accepter celle-ci « comme il a daigné accepter les dons de son saint enfant Abel ».
Ce culte rendu à Abel est fondé sur l'enseignement même du Nouveau Testament. Le Christ lui-même a déclaré qu'Abel était « *Juste* » (Mt 23,35). La Première Épître de Jean déclare à son tour que « *les œuvres d'Abel étaient justes* » (3,12). Surtout l'Épître aux Hébreux contient un passage remarquable qui explique pourquoi Abel est considéré comme juste « *C'est par la foi qu'Abel*

offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn ; c'est par elle qu'il fut déclaré juste, Dieu approuvant ses offrandes, et c'est par elle que, mort, il parle toujours » (11,4 ; 12,24). Ce dernier texte montre bien que le juste n'est pas ici celui qui conforme sa conduite à l'équité, mais celui que Dieu reconnaît pour tel et qu'il est ainsi ce que nous appelons un saint.

Or, cet Abel, dont l'Écriture et la Tradition proclament la sainteté, n'appartient ni au christianisme, ni même au judaïsme, mais à cette lointaine période de l'humanité qui a précédé l'un et l'autre et que, selon le mot de saint Paul, Dieu « *n'a pas laissée sans témoignage* » (Act 14,17) de son existence, « *en lui donnant les pluies et les saisons fécondes et en la remplissant de nourriture et de joie* » (id).

Cette humanité a déjà connu le vrai Dieu par sa Providence dans le monde et a pu parvenir à la sainteté par l'observation de sa Loi inscrite dans le cœur. (Rom 2,15) De cela, Abel est le premier témoin. Il inaugure ainsi la suite des saints de la religion cosmique et manifeste, selon le mot des Constitutions Apostoliques, que « *dès l'origine, Dieu a suscité des prêtres pour prendre soin de son peuple, Abel au commencement, Seth, Enos, Enoch, Noë, Melchisédech et Job* » (8,5,3).

[...]

Comme l'agneau mené à la boucherie, Abel accompagne Caïn dans la campagne. Il ne résiste pas à la violence : « *On le maltraite et lui se soumet et n'ouvre pas la bouche* » (Is 53,7). Tout à l'heure, il nous est apparu comme le prêtre qui immole l'agneau. Mais il décrivait ainsi sa propre préfiguration. Il est maintenant l'agneau lui-même. Et c'est en cela qu'il préfigure éminemment et proprement le Christ, qui sera lui aussi prêtre

et victime. La ressemblance est si forte que la Préface romaine de la consécration d'un autel inscrit le meurtre d'Abel dans un contexte liturgique : « *Que cet autel soit pour toi comme celui qu'Abel, précurseur dans sa Passion du mystère du salut, égorgé par son frère, a imprégné et consacré d'un sang nouveau.* »

La mort d'Abel introduit dans l'histoire le mystère du sang versé. Car la voix du sang parle : « *La voix du sang de ton frère crie de la terre vers moi* » (Gn 4,10). Cette voix du sang réclame vengeance, non pas au nom de la loi du clan, de la vendetta de la race, mais au nom du droit de Dieu violé. Car le sang appartient à Dieu. Et le sang innocent à travers tous les siècles élève vers Dieu sa protestation. Abel mort parle encore. C'est l'Épître aux Hébreux qui le dit (11,4). Et cette voix qui s'amplifie à travers les siècles est « *celle de tous ceux qui ont été immolés pour la parole de Dieu. Ils crient d'une voix forte : Jusques à quand, ô Maître Saint et Véritable, ne ferez-vous pas justice et ne redemandez-vous pas notre sang à tous ceux qui habitent sur la terre ?* » (Ap 6,10) Tout le sang innocent versé « *depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie* » réclame expiation.

Cette expiation sera donnée à la fin des temps, par le sang qui sera versé en réparation de tous les péchés des hommes, « *par le sang de l'aspersion dont la voix couvrira la voix du sang d'Abel* » (He, 13,24) et qui obtiendra le pardon du châtiment dû à tout sang versé depuis les origines du monde. Déjà la voix du sang d'Abel était la préfiguration de cette voix, mais seulement elle ne parvenait qu'aux oreilles de Dieu. Ce n'est pas la vengeance qu'elle attirait sur Caïn, mais la grâce, puisqu'elle lui arrachait un cri de repentir. L'Écriture atteste donc qu'Abel est bien le

premier de ceux « *qui ont donné leur vie pour leurs frères* » (1 Jn 4,16). » (p. 39-41 & 51-53)

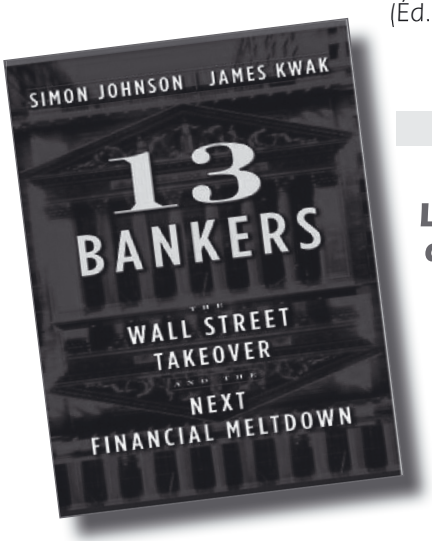
Dans la conclusion de son livre, Daniélou écrit :
« La sainteté est adhésion héroïque à la volonté de Dieu. Cette volonté s'exprime au niveau chrétien par la loi évangélique, au niveau juif par la loi mosaïque, au niveau cosmique par la loi de la conscience. Quand l'Épître aux Hébreux parle de la foi d'Abel, d'Hénoch et de Noë, elle ne désigne pas seulement par là la reconnaissance de l'action de Dieu dans le monde, mais la fidélité à la volonté de Dieu malgré de très grands obstacles. Ainsi Noë persiste-t-il à obéir à Dieu en construisant l'arche, malgré les moqueries des mondains. Ainsi Lot refuse-t-il de livrer ses hôtes, malgré les violences des Sodomites. Ainsi Job supporte-t-il ses épreuves, malgré les conseils de sa femme et les critiques de ses amis. Or cette sainteté de la loi "naturelle" garde toute sa valeur encore aujourd'hui. Le Christ l'a dit, il n'est pas venu détruire, mais accomplir. Et il disait cela à propos précisément des prescriptions du Décalogue. Il y a une certaine dépréciation de la morale chez les chrétiens eux-mêmes, qui n'ouvre pas les voies à l'Évangile. Et c'est au contraire seulement sur son fondement que peut s'édifier la perfection de l'Évangile. Mais pour cela, il faut comprendre que c'est un même Dieu qui a donné la loi et l'Évangile, la morale et la perfection. Et que c'est déjà le Christ qui dit par la conscience : "*Si vous m'aimez, faites ce que je vous dis*". » (*Les saints païens de l'Ancien Testament*, p. 167)

SIMON JOHNSON ET JAMES KWAK

13 banquiers

La prise de contrôle de Wall Street et la prochaine catastrophe financière

(Éd. Panthéon Books, New York, Mars 2010)



Présenté par Pierre JUDET

Le pouvoir de Wall Street

C'est le sujet du livre qui vient de sortir aux États-Unis, intitulé : « *13 banquiers. La prise de contrôle de Wall Street et la prochaine catastrophe financière* » de Simon Johnson et James Kwak, aux éditions Panthéon Books, New York, mars 2010.

Le titre du livre se réfère au matin de mars 2009 où treize grands banquiers ont rencontré le Président Obama à la Maison Blanche alors que grondait la fureur du public contre banques et bonus. « Aidez-moi et je vous aiderai... Au travail, nous sommes tous dans le même bateau... » aurait été le message du président.

Au début de sa présidence en effet, l'administration Obama

avait organisé le deuxième sauvetage, après un premier sauvetage de l'administration Bush, des grandes banques américaines en faillite en leur signant un énorme chèque en blanc payé par les contribuables, sans toucher ni aux dirigeants ni aux actionnaires, ce qui permit aux grandes banques ainsi sauvées de vite renouer avec les profits, les bonus... et les prises de risque inconsidérées. L'administration Obama a pris la suite de l'administration Bush, plutôt que celle des présidents américains qui s'étaient opposés frontalement soit au pouvoir des trusts industriels (Théodore Roosevelt, 1911), soit au pouvoir des banques (Franklin D. Roosevelt, 1933).

Le livre raconte comment les banques sont montées en puissance au cours des trente dernières années grâce à la mise en œuvre d'une dérégulation financière systématique, en leur donnant progressivement une totale liberté de prises de risque et d'énormes profits, à l'initiative de D.Reagan (1980s), de Clinton (1990s) et de Bush (2000s). Sous ces présidences, aussi bien républicaines que démocrate, Wall Street (les grandes banques) a réussi à transformer sa puissance économique en pouvoir politique en s'appuyant sur une véritable idéologie d'innovation financière débridée. Une sagesse commune s'est alors imposée à Wall Street comme à Washington, selon laquelle toute régulation contraignante devait être supprimée, car le marché s'autorégule en écartant de lui-même toute dérive et toute fraude.

Pour réussir sa prise de contrôle, Wall Street n'a pas eu besoin de la corruption ; les voies légales lui ont suffi. Certes, Wall Street a généreusement contribué financièrement aux campagnes électorales présidentielles ou parlementaires. Wall Street a profité de la circulation des dirigeants entre grandes banques et hauts postes dirigeants de l'État. Par-dessus tout, Wall Street a bénéficié de l'idée relayée par l'Université et appuyée par plusieurs prix Nobel, selon laquelle un secteur financier innovant et exubérant était une bonne chose pour les États-Unis. Wall Street a ainsi obtenu en trente ans des avantages que la corruption ne lui aurait pas procurés... Les mêmes personnes se sont succédées dans les hautes sphères de la Finance et de l'État, de Clinton à Bush et de Bush à Obama, dont le directeur de cabinet, Rahm Emanuel, est lui-même ancien banquier d'investissement et ancien conseiller de Clinton.

En sauvant les grandes banques, Obama a stoppé la panique financière, mais cela n'a fait que renforcer les faiblesses du système

en accentuant les tentations de risques toujours plus grands, à l'origine de la crise. Comme l'a écrit Krugman, on a « socialisé les pertes et privatisé les profits ». C'était l'occasion de briser le pouvoir politique de Wall Street en chassant dirigeants et actionnaires des banques en faillite, et c'était la seule façon de rendre possibles les réformes qu'appelaient stabilité financière et croissance économique. Au contraire, les administrations Bush et Obama ont récompensé les coupables en renonçant ainsi aux remèdes nécessaires au bon fonctionnement du secteur financier.

En trente ans, Wall Street a conquis Washington où il est devenu naturel de croire que le monde ne peut pas fonctionner sans Goldman Sachs, c'est-à-dire sans les plus grandes banques qui sont trop grosses pour faire faillite et qui, de ce fait, ont la garantie d'être renflouées par l'État, quels que soient les risques pris et les fautes commises.

Dès lors, un problème se pose : comment construire un système financier où les banques peuvent être mises en faillite sans provoquer une catastrophe à travers l'économie toute entière ? Une réforme a été entreprise par l'administration Obama depuis la fin de 2009. Elle a été discutée par la Chambre des Représentants et par le Sénat; elle vise à restreindre le pouvoir des banques et surtout à renforcer la protection des consommateurs, victimes précisément des innovations financières, en particulier des crédits hypothécaires sophistiqués dits « subprimes ». Les banques ont aussitôt réagi afin d'atténuer la portée des textes qui sont en cours d'harmonisation entre les deux Chambres.

D'ores et déjà, il apparaît probable que les mesures envisagées pourront difficilement renverser le courant des trente dernières années afin de déloger Wall Street de ses positions dominantes à Washington. Cela nécessiterait en effet des mesures beaucoup plus radicales, en particulier :

- pour rétablir nettement les frontières entre banques de dépôts et de prêt, garanties par l'État, et banques d'investissement, habilitées à prendre des risques, des risques assumés, sans garantie de l'État ;
- pour ne plus permettre à des institutions financières d'être trop grosses pour être mises en faillite, ce qui nécessite de « casser » les banques géantes.

Sans doute ne peut-on pas tout attendre de la limitation de la taille des banques. Mais cela permettrait en tout cas de détrôner Wall Street de la place privilégiée

qu'elle a prise dans l'économie des États-Unis.

Il faudrait qu'Obama suive la même voie que Théodore Roosevelt, il y a un siècle, sans attendre une nouvelle Grande Dépression type 1929. Car l'ancienne méfiance américaine par rapport à la concentration du pouvoir économique demeure une composante essentielle de la démocratie américaine. Les auteurs affirment en conclusion qu'ils ont écrit ce livre pour contribuer à réveiller cet esprit de résistance au pouvoir financier, qui était celui de Franklin D. Roosevelt à l'époque du New Deal en 1933. ■